

## Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- |                                     |   |                                     |   |
|-------------------------------------|---|-------------------------------------|---|
| <input type="checkbox"/>            | Coloured covers /<br>Couverture de couleur  | <input type="checkbox"/>            | Coloured pages / Pages de couleur   |
| <input type="checkbox"/>            | Covers damaged /<br>Couverture endommagée   | <input type="checkbox"/>            | Pages damaged / Pages endommagées   |
| <input type="checkbox"/>            | Covers restored and/or laminated /<br>Couverture restaurée et/ou pelliculée   | <input type="checkbox"/>            | Pages restored and/or laminated /<br>Pages restaurées et/ou pelliculées   |
| <input type="checkbox"/>            | Cover title missing /<br>Le titre de couverture manque  | <input checked="" type="checkbox"/> | Pages discoloured, stained or foxed/<br>Pages décolorées, tachetées ou piquées  |
| <input type="checkbox"/>            | Coloured maps /<br>Cartes géographiques en couleur  | <input type="checkbox"/>            | Pages detached / Pages détachées  |
| <input type="checkbox"/>            | Coloured ink (i.e. other than blue or black) /<br>Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)  | <input checked="" type="checkbox"/> | Showthrough / Transparence  |
| <input type="checkbox"/>            | Coloured plates and/or illustrations /<br>Planches et/ou illustrations en couleur   | <input checked="" type="checkbox"/> | Quality of print varies /<br>Qualité inégale de l'impression  |
| <input type="checkbox"/>            | Bound with other material /<br>Relié avec d'autres documents  | <input type="checkbox"/>            | Includes supplementary materials /<br>Comprend du matériel supplémentaire   |
| <input type="checkbox"/>            | Only edition available /<br>Seule édition disponible  | <input type="checkbox"/>            | Blank leaves added during restorations may<br>appear within the text. Whenever possible, these<br>have been omitted from scanning / Il se peut que<br>certaines pages blanches ajoutées lors d'une<br>restauration apparaissent dans le texte, mais,<br>lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas<br>été numérisées. |
| <input type="checkbox"/>            | Tight binding may cause shadows or distortion<br>along interior margin / La reliure serrée peut<br>causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la<br>marge intérieure. |                                     |   |
| <input checked="" type="checkbox"/> | Additional comments /<br>Commentaires supplémentaires:  |                                     | Pagination multiple.  |

# LE MONDE ILLUSTRÉ

## ABONNEMENTS:

Un an, \$3.00 - - - Six mois, \$1.50  
Quatre mois, \$1.00, payable d'avance  
Vendu dans les dépôts - - 5 cents la copie

16<sup>ME</sup> ANNÉE, No 783.—SAMEDI, 6 MAI 1899

BERTHIAUME & SABOURIN, PROPRIETAIRES.  
BUREAUX, 42, PLACE JACQUES-CARTIER, MONTRÉAL.

## ANNONCES:

La ligne, par insertion - - - - - 10 cents  
Insertions subséquentes - - - - - 5 cents  
Tarif spécial pour annonces à long terme



LA SEIZIÈME ANNÉE. — A la prospérité des lecteurs du "Monde Illustré"

## LE MONDE ILLUSTRÉ

MONTRÉAL, 6 MAI 1899

## NOTRE SEIZIÈME ANNÉE

## SOMMAIRE

TEXTE.—Primes ! Primes !!—Notre seizième année, par La Rédaction.—La vraie démocratie, par F. Picard.—Chronique parisienne, par R. Brunet.—Poésie : Haut les cœurs, par A. Lozeau.—Poésie : L'arbre, par Marc Legrand.—Souvenirs de Rome, par Léon des Carries.—Astronomie, par A. Alain.—La Reine d'Angleterre et Joséphine.—Un jeu d'esprit.—Poésie : Le laboureur, par L. Bouilhet.—La jeune turquie, par Comtesse Colonna.—La vie pour rire, par J. Lanas.—Les soirées de famille.—Poésie : Chant de liberté, par O. Mayrand.—Le Saint-Laurent, par de Thermes.—Bonum vinum, par G. de Laint-Lehon.—Il est mort, priez pour lui.—Théâtres.—Le coucou, par L. Ratisbonne.—Les princes du commerce, etc.

GRAVURES.—La seizième année : A la prospérité des lecteurs du *Monde Illustré*.—Portrait de Jean Richepin.—Montréal : Le Saint-Laurent avant la débâcle.—Portrait de M. E. Lepage.—Loups de mer.—Les joies du printemps (double page).—Mode : Trois chapeaux.—Gravures du feuilleton.

## PRIMES A TOUS NOS LECTEURS

LE MONDE ILLUSTRÉ réserve à ses lecteurs mêmes l'escompte ou la commission que d'autres journaux paient à des agents de circulation.

Tous les mois, il fait la distribution gratuite, parmi ses clients, du montant ainsi économisé. Les primes mensuelles que notre journal peut, de cette sorte, répartir parmi ses lecteurs sont au nombre de 94 ; soit, 86 de une piastre chacune, et puis un des divers prix suivants : \$2, \$3, \$4, \$5, \$10, \$15, \$25 et \$50.

Nous constituons par là, comme les zélateurs du MONDE ILLUSTRÉ, tous nos lecteurs, et pour égaliser les chances tous sont mis sur le même pied de rivalité ; c'est le sort qui décide entr'eux.

Le tirage se fait le 1er samedi de chaque mois, par trois personnes choisies par l'assemblée.

Aucune prime ne sera payée après les 30 jours qui suivront chaque tirage.

## NOS PRIMES

## LE CENT SOIXANTE-DIX-NEUVIÈME TIRAGE

Le cent soixante-dix-neuvième tirage des primes mensuelles du MONDE ILLUSTRÉ (numéros datés du mois d'AVRIL), aura lieu samedi, le 6 MAI, à deux heures de l'après-midi, dans nos bureaux, 42, Place Jacques-Cartier.

## PRIMES ! PRIMES !!

A la suite de plusieurs observations qui ont été faites au sujet des nouvelles primes accordées par notre journal, l'Administration a résolu de prendre la décision suivante. Il va de soi que ce que nous allons dire ne s'applique absolument qu'aux abonnés, anciens ou nouveaux, qui n'ont aucun compte arriéré. Il va également de soi que notre nouvelle combinaison ne peut être utile qu'à ceux qui envoient d'avance le montant de leur abonnement à l'année qui commence.

L'Administration du MONDE ILLUSTRÉ informe donc ses lecteurs que tous ceux qui paieront d'avance leur année, ou qui fourniront un ou plusieurs abonnements dont ils enverront l'argent, auront le droit de retenir un dollar sur les trois que coûte l'année : ils n'auront donc que deux dollars à envoyer par abonnement d'un an payé d'avance.

Il est bien entendu que tout abonnement qui ne serait payé qu'à la fin de l'année, sera de trois dollars.

Evidemment, ceci annule toutes les primes de livres annoncées précédemment.

Notre première page est une figure allégorique, se rapportant bien au sujet qui nous occupe.

Elle nous apparaît sous des traits gracieux, cette seizième année du MONDE ILLUSTRÉ, elle semble comprendre et exposer les vœux que nous formons pour tous nos lecteurs—et peut-être renferme-t-elle quelque promesse cachée à notre égard ?...

Comme complément de cette première page, la double page étale à nos yeux un groupe charmant, image de ce temps le plus beau de l'année, du délicieux mois de mai, le mois des fleurs.

On a reproché, quelque part, à notre journal d'être un peu... *enfantin* ; nous préférons ce reproche, fort anodin en soi et ne signifiant rien, au reproche de perversion des lecteurs, d'ignorance en fait de religion.

On semble perdre de vue que le Canada est un pays jeune ; que les jeunes écrivains, jeunes personnes ou jeunes gens, n'ont guère d'autre journal où ils puissent s'essayer ; on oublie aussi qu'on ne peut exiger de jeunes plumes des articles profonds, profondément pensés, pleins de philosophie ou de métaphysique, de psychologie ou de sociologie. Mais un article, traité même d'enfantin, dès lors qu'il est convenable, digne, et ne viole en rien la religion, vaut infiniment mieux qu'un article à titre flamboyant où l'on exalte la superstition, cette bête crédulité de l'incrédule, mais dont l'effet est désastreux sur les intelligences trop peu éclairées par la Foi. Il est mieux de publier un article doux, peut-être trop sentimental, mais jamais immoral, que de prendre ses lecteurs pour des niais en leur persuadant que la plume ou la main d'un enfant (une singulière plume : qu'en dites-vous ?) peut opérer des miracles, que l'on dénie d'ailleurs à la puissance de Dieu : chose contraire au premier commandement de Dieu.

Nous espérons qu'on ne peut rien trouver de ces stupidités dans LE MONDE ILLUSTRÉ ; nous avons respecté assez aussi nos lecteurs pour ne pas leur donner des gravures malsaines à tous les points de vue, et tous nos lecteurs ont apprécié notre manière d'agir.

Nous avons cherché à être fidèle aux promesses que nous avons faites, avec tous les rédacteurs de tous les autres journaux de Montréal, lors du sacre de S. G. Mgr Bruchési.

Nous continuerons dans cette voie, tant que nous écrirons dans ces colonnes : nous savons que nos familles Canadiennes-françaises, qui toutes reçoivent notre journal, attendent cela de nous, et au besoin l'exigeraient.

Quant aux jeunes écrivains des deux sexes, notre journal leur est toujours ouvert, ils n'ont pas à s'inquiéter des appréciations qui leur paraissent blessantes—parce que ces appréciations constituent, en somme, une louange pour eux.

LA RÉDACTION.

## LA VRAIE DÉMOCRATIE

Nous n'avons pas été peu étonné en lisant, il y a quelques jours, un discours prononcé à l'anniversaire de la naissance de Jefferson, par M. Bryan, qualifié de *grand orateur* par nos journaux.

Il est profondément déplorable de voir des journaux se disant catholiques, se faire les instruments de propagande d'idées subversives au plus haut point, comme dans le cas dont nous nous occupons : et c'est une lourde responsabilité qu'encourent les écrivains pronant de telles idées.

Que l'on ne dise pas que nous exagérons le péril : nous allons prouver que nous n'allons pas trop loin, et pour cela, il nous suffira de citer le *grand orateur* lui-même, après avoir rappelé le préambule de ce discours. Que l'on tienne compte aussi que ce discours s'adressait à des ouvriers, et que ce sont surtout les ouvriers qui l'auront lu en notre province :

Les journaux de New-York nous ont apporté le texte du discours prononcé, il y a quelques jours, par le grand orateur Bryan, à l'occasion de l'anniversaire de

la naissance de Thomas Jefferson. Ce discours, disent les dépêches télégraphiques, a eu un grand retentissement aux Etats-Unis, et, comme il porte sur des questions d'égalité d'actualité au Canada, il intéressera, croyons-nous, tout aussi vivement nos lecteurs.

La préméditation est évidente : c'est bien sciemment que ce discours est reproduit, et l'on ne peut supposer que les écrivains ne l'aient pas compris.

Que dit M. Bryan, quand il expose les soi-disant principes de Jefferson relativement au peuple, le peuple en qui le premier président des Etats-Unis fut aussi le premier à avoir une grande et ferme confiance ?

Nous citons textuellement :

Jefferson avait foi dans le peuple. Il croyait à la liberté de la parole. Jefferson était d'opinion que l'esprit public était suffisamment éclairé pour corriger l'erreur. Il était partisan de la liberté, croyant que chaque citoyen avait le droit de servir son Dieu suivant la manière que sa conscience lui dictait ; que c'était une question regardant l'homme et son Créateur, et qui ne peut souffrir aucune intervention.

Il ne faut pas être grand clerc pour reconnaître en ces quelques lignes, non seulement des idées absolument fausses, mais même blasphématoires, en ce qu'elles refusent à Dieu l'autorité nécessaire pour manifester sa loi, et qu'elles rejettent absolument la révélation divine.

Ces idées sont formellement condamnées par les Canons 2 et 3 du chapitre II (*De Revelatione*) de la Constitution *Dei Filius* promulguée au S.S. Concile œcuménique du Vatican le 28 avril 1870, ainsi que par le Canon 3 du chap. III (*De Fide*), de la même Constitution apostolique.

Bryan accentue son erreur dans le paragraphe qui suit immédiatement celui que nous venons de citer :

L'erreur, dit-il, ne peut exister où la liberté de combattre existe. Qui peut nier les avantages de la liberté de s'exprimer ? Du moment que vous essayez de restreindre la liberté de la parole ; du moment que vous dites qu'on peut avoir une idée sans avoir le droit de l'exprimer, de ce moment vous livrez le bonheur de l'humanité entre les mains de ceux qui veulent restreindre la liberté de la parole. (Applaudissements prolongés)

Et de cet instant, le monde perd toute lumière que ne lui vient pas de la source même de ceux qui veulent restreindre la liberté de la parole.

Tout ce passage est en contradiction même avec les lois civiles et en tout premier lieu avec le droit naturel. Il n'est pas besoin de le démontrer, cela saute aux yeux. Il est contraire au pouvoir législatif de l'Eglise, lequel pouvoir législatif ne peut aller sans le pouvoir exécutif ou administratif, et le pouvoir judiciaire et coercitif. L'Eglise défend que, par la parole ou par la plume, ou de quelque manière que ce soit, on propage l'erreur ou toute idée pouvant porter atteinte à la morale publique, aux lois justement établies par le pouvoir civil : Bryan jette la bride sur le cou à tous ceux qui croient avoir une idée, cette idée fût-elle la plus perverse, la plus néfaste. Ce n'est pas nous qui déduisons cette suite logique de son discours, c'est lui-même, car il ajoute :

Il croit à la liberté de la presse, et personne n'a raison de se plaindre de sa méchanceté, qui croit à sa liberté. Il a confiance dans cette liberté parce qu'il est d'opinion qu'il vaut mieux qu'un journal puisse publier un mensonge qu'il lui soit défendu de dire la vérité.

Il a foi dans les procès par jury. (Applaudissements). Pourquoi ? Parce qu'il reconnaît que notre système de gouvernement est le meilleur, sachant que tous les gouvernements sont administrés par des êtres humains et que conséquemment ils ne peuvent être meilleurs que la fragilité de la nature humaine ne peut le permettre.

La presse doit donc pouvoir publier le mensonge, plutôt que de se voir interdire de dire la vérité.

On se demande si le *grand orateur* jouit de la plénitude de ses facultés mentales ?

Voyons, M. Bryan : si vous avez des enfants, il est préférable de mettre sous leur main l'arsenic plutôt que de leur cacher ce produit dangereux en leur disant qu'il peut les tuer. Et cela, pour ne pas attenter à

votre droit de mettre ce qu'il vous plaît sur vos tables.

Mais vous savez qu'on vous enfermerait, si vous usiez ainsi de vos prétendus droits ? Et l'empoisonnement des intelligences qui produit les faces décrépités, rachitiques, pas même bonnes pour l'esclavage, cet empoisonnement vous laisse indifférent ?—Que dis-je : vous le conseillez, vous le voulez, vous l'exaltez ?... Et avec vous, les journaux qui vous approuvent ?

Pauvres chers ouvriers ! comme on vous leurre, comme on vous trompe !

Et cela, pourquoi ? Je vous l'ai dit récemment : pour se servir de vous comme de tremplin et arriver aux honneurs ! alors on vous dira que tout cela, c'était bon en paroles, mais en actes... allons donc !

Tout le reste du discours porte sur l'instruction du peuple, l'instruction *obligatoire*, et laïque, cela va sans dire, puisqu'il ne faut aucune influence de l'entourage, de l'éducation, des intérêts. M. Bryan dit ceci pour les juges : mais, du contexte et par la logique, nous devons l'adapter à l'instruction.

Or, vous savez tous, ici, ce que donne l'instruction poussée sans discernement ; rappelez-vous qu'à Paris, il y a par an plus de deux mille jeunes filles ayant leurs brevets, qui sont jetées sur le pavé où elles roulent de boue en boue, de fange en fange, jusqu'à ce que vienne une autre Commune, elles soient, à leur tour, les dignes descendantes des pétroleuses, cette horreur du genre humain !

Rappelez-vous qu'à Paris, il y a, parmi les cochers de fiacre, des centaines d'avocats, des anciens magistrats ; comme parmi les chiffonniers et les ramasseurs de bouts de cigares, il y a quantité de bacheliers.

Est-il nécessaire de sortir de Montréal ?... Et ne sait-on pas que l'abandon des terres de la province par nos bonnes familles canadiennes a pour causes principales le déclassement du soutien du père, ce père ayant eu le sot orgueil de vouloir—comme M. Bryan—l'instruction pour tous ses enfants sans discernement, sans prévoyance ?—Et un luxe outré ?

—Mais vous êtes contre l'instruction ? me direz-vous.

Oh ! non, certes ! Mais je vous le demande : pourquoi vouloir faire de tel enfant, qui serait un excellent colon, un avocat ou un médecin, quand cela lui répugne ? Et, d'ailleurs, pourquoi toujours vouloir sortir de votre sphère ?—Si, parmi vos enfants, se manifestait un talent transcendant ; en ce cas, je serais le premier à vous dire : " Il faut le pousser ! " Pourquoi ne prenez-vous pas l'avis de personnes sages et prudentes, de votre curé ?

Mais non, vous ne le ferez pas. Vous leur supposez des idées basses qui sont bien loin d'eux, car, après tout, votre malheur ne les atteindra pas, c'est vous, et non ces hommes sages, qui souffrirez.

Quant à la *vraie démocratie*, chers ouvriers, si vous voulez savoir en quoi elle consiste, nous allons vous en donner la définition :

" Si la démocratie s'inspire aux enseignements de la raison éclairée par la foi ; si, se tenant en garde contre de fallacieuses et subversives théories, elle accepte avec une religieuse résignation et comme un fait nécessaire, LA DIVERSITÉ DES CLASSES ET DES CONDITIONS ; si, dans la recherche des solutions possibles aux multiples problèmes sociaux, qui surgissent journellement, elle ne perd pas un instant de vue les règles de cette charité surhumaine, que Jésus-Christ a déclaré être la note caractéristique des siens ; si, en un mot, la démocratie veut être chrétienne, elle donnera à votre patrie un avenir de paix, de prospérité et de bonheur. Si, au contraire, elle s'abandonne à la révolution et au socialisme ; si, trompée par de folles illusions, elle se livre à des revendications destructives des lois sur lesquelles repose tout l'ordre civil, l'effet immédiat sera, pour la classe ouvrière elle-même, LA SERVITUDE, LA MISÈRE ET LA RUINE." (Discours de Léon XIII, le 8 octobre 1898 aux Ouvriers français).

Nous ne saurions trop répéter à nos braves ouvriers de se tenir en garde contre tous ces gens—orateurs ou non—faisant miroiter à leur yeux des choses auxquelles eux, ouvriers, ne peuvent atteindre. Qu'ils ne se laissent pas égarer par des utopies, ni bernés par des

mots, sonores, je le veux bien, mais vides de sens pour le moins.

Qu'ils recourent aux enseignements si clairs, si lumineux, de Léon XIII sur toutes ces questions ; qu'ils demandent des conférences à ce propos : ils sauront agir ensuite plus rapidement et plus sûrement—et, devenus une *force*, ils obtiendront justice et protection des gouvernements.

*Jimm Picard*

CHRONIQUE PARISIENNE

PARIS, 6 avril 1899.

En tête de cette chronique, je tiens à remercier le grand poète qu'est M. Jean Richepin, d'avoir bien voulu écrire de sa main, pour LE MONDE ILLUSTRÉ, ces vers pris dans sa pièce, *Les Triands*, que l'on joue actuellement au théâtre de l'Odéon, où une foule énorme se presse tous les soirs, pour aller applaudir l'œuvre du poète.

*N'écoute pas ces tristes vieux,  
Qui voudraient, pour t'apprendre à vivre,  
Qu'arrivât des pleurs de tes yeux  
Ton nez pût raciner en un livre.  
Arrache-l'en & le délivre !  
Et, tes yeux désengougnés,  
Dis-leur de zinz & de le suivre.  
Ton nez va devant. Suis ton nez.*  
(*Les Triands*, A. I. sc. IV)

*Jean Richepin*

Je suis heureux de vous communiquer, en même temps que ces quelques lignes de chronique, la photographie qu'il a bien voulu lui-même m'adresser pour vous.



*Jean Richepin*

La renommée de Jean Richepin a dit partout son talent d'écrivain.

La Famille Française donnait l'autre jour un dîner trimestriel, sous la présidence de M. Léon Bourgeois, ex-premier-Ministre.

Ce dîner avait réuni plus de cent convives, parmi

lesquels : MM. Louis Herbette, conseiller d'Etat, Président de *La Famille Française*, Léon Bourgeois, ancien Président du Conseil des Ministres, le sculpteur Bartholdi, Benjamin Constant, Jules Lefebvre, le doyen Brouardel, Barrias, Daniel Dupuis, Bayet, Kämpfel, etc., tous célèbres dans la politique, les arts ou les sciences.

Beaucoup de Canadiens présents, à côté de Français d'Orient, du Liban, etc., tous réunis en une commune pensée et avec le même amour pour la France—notre chère mère-patrie qui demeure toujours le flambeau de la civilisation dans le monde.

M. Herbette fut le magnifique orateur que nous ne cessons d'admirer ; et M. Léon Bourgeois, qu'il présenta, vint, en racontant ses débuts dans la politique, dire toute la reconnaissance qu'il doit à M. Herbette. C'est M. Herbette qui le prit dans une modeste sous-préfecture et qui l'aida à graver les sommets de la fortune politique. Et M. Bourgeois eut de superbes paroles pour témoigner son amitié et rendre hommage au distingué conseiller d'Etat, qui a bien voulu devenir le protecteur attitré des Canadiens de Paris.

D'autres jolis discours furent prononcés par MM. Brouardel, doyen de la Faculté de médecine de Paris ; Bayer, directeur de l'enseignement primaire ; Benjamin Constant, A. Bédard, G. Lajoie, Chigrigane, etc.

Bref, ce fut une superbe fête de fraternité, de patriotisme et de brillant esprit français.

Nous offrons nos plus respectueuses félicitations à l'hon. M. Louis Herbette, le puissant organisateur et l'âme de ces magnifiques agapes, qui réunissent des Français venant de tous les coins du monde.

\*\*\*

Notre illustre maître et ami, M. Hugues Le Roux, a été prié d'accepter la direction du *Journal de Paris*.

*Le Journal* compte parmi les principaux journaux de la grande capitale Française.

M. Hugues Le Roux a des admirateurs partout où le français est parlé ; et, nous sommes vraiment heureux de ce choix d'un homme de lettres si distingué pour diriger *Le Journal*, dont tous les collaborateurs sont des célébrités du jour.

\*\*\*

Voici pour finir, une petite perle cueillie dans un journal belge :

L'année dernière, Lord Lathom perdit sa femme qu'il adorait et qui lui avait donné neuf enfants, à la suite d'un accident de voiture.

Et, pour aujourd'hui, tirons le rideau.

*Adolphe Brunet*

HAUT LES CŒURS !

*Quand le soleil de mai remonte à l'horizon  
Son grand disque de flamme, éclairant la campagne ;  
Quand le joli ruisseau qui s'enfuit s'accompagne  
D'une mélodieuse et divine chanson.*

*Grisez-vous du parfum que les fleurs du buisson  
Laissent flotter dans l'air, au pied de la montagne,  
Ecoutez le linot redire à sa compagne  
Mille serments d'amour, comme à chaque saison.*

*Laissez monter vos cœurs, au gré de leurs désirs,  
Vers la voûte d'azur des éternels zéphyrs :  
Car c'est là, près du ciel, que l'âme se repose...*

*Lorsque la vieille lune, énorme diamant,  
Fera de ses reflets briller le firmament,  
Votre âme aura trouvé la fraîcheur de la rose.*

ALBERT LOZEAU.

Celui qui veut une chose en vient à bout ; mais la chose la plus difficile dans le monde, c'est vouloir.—J. DE MAISTRE.

POUR LE MONDE ILLUSTRE

## L'ARBRE

Dans le parc égayé d'eau vive et de statues,  
Le vieil orme, debout naguères, est tombé :  
Un bûcheron, bras nus, et le torse courbé,  
Taille et lie en fagots ses branches abattues.

On a creusé profond à sa base, et soudain,  
Faisant craquer d'un coup ses racines dernières,  
En travers de l'allée au sable sans ornières  
Il s'est couché, l'honneur antique du jardin.

La chute du haut tronc a froissé quelques plantes  
Et meurtri le tapis naissant du boulingrin.  
Cur avril règne, et sous l'espoir du ciel serein  
La terre a retrouvé ses floraisons brillantes.

L'oiseau chante, l'eau jase et le parc rajouit ;  
Mais le vieil orme est mort, foudroyé l'autre année,  
Et, ce printemps, sur sa ramure calcinée  
Nul rossignol n'était venu faire son nid.

Pauvre arbre, je te plains La terre qui s'exhausse  
Autour du sombre trou que ton pied a rempli  
Marque un lugubre arrachement, et recueilli,  
Je viens y méditer comme au bord d'une fosse.

Je te plains. Je t'aimais, vieil orme, et vins souvent  
Rêver tranquille, sous ton ombre harmonieuse,  
Quand tes rameaux jouant avec ceux de l'yeuse  
Se laissaient caresser par les doigts fous du vent.

Pauvre arbre, qui demain seras de la fumée !  
Au crépuscule, assis dans l'odorant gazon,  
J'ai souvent regardé sur le même horizon  
La ligne que faisait ta forme accoutumée.

Qu'un sceptique sourie et me raille à plaisir !  
O Nature éternelle en tes métamorphoses,  
L'homme se sent au cœur une pliée des choses  
Et pleure également tout ce qui doit mourir.

Helas ! le triste avril viendra pour moi, cher arbre,  
Il viendra le jour, certe, où je ne verrai plus  
Même la place où tu croissais sur ce talus,  
Ni le parc, ni l'allée aux fantômes de marbre.

Un doigt de flamme aussi viendra sécher mon front,  
Et comme toi j'aurai mes branches délaissées,  
Et fugitif essaim, mon âme et mes pensées  
Vers d'autres cieux à tout jamais s'envoleront !

MARC LEGRAND.

34 rue Gay-Lussac, Paris.

## SOUVENIRS DE ROME

III<sup>e</sup> LETTRE

C'était le 10 mars 1868 que nous arrivions à Rome.  
Nous fûmes reçus avec tous les honneurs militaires  
et nous marchions, musique en tête, pour nous rendre  
à la basilique de Saint-Pierre.

En passant devant le Vatican, le Saint-Père, de sa  
enêtre, nous donna sa bénédiction ; puis nous entrâ-  
mes dans le célèbre temple, le plus grand, le plus beau  
du monde. Nous nous prosternâmes devant le tombeau  
du Prince des Apôtres, le suppliant d'accepter notre  
sacrifice pour l'Eglise dont il est la pierre angulaire.

De là, nous nous dirigeâmes vers le monastère des  
Franciscains, où nous devions être casernés.

On nous donna à chacun un *campis*, sorte de lit de  
camp consistant en une forte toile à deux larges ourlets  
formant coulisses. Dans ces ourlets, deux forts bois  
ronds passés, et à chaque bout, ces montants s'emboi-  
tent dans de fortes anneaux de fer plat brasés aux  
angles d'un tréteau de fer. Là-dessus, un matelas d'un  
pouce et demi d'épaisseur, un oreiller long et large  
comme la moitié d'un mouchoir de poche, assez épais  
pour qu'on puisse le fourrer dans une poche de par-  
dessus ! Deux draps de lit bien rugueux, une couver-  
ture de laine, c'était tout. Dès le lever, ce lit, je veux  
dire le matelas, la couverture et les draps, devaient  
être pliés, le matelas formant une espèce d'S rentré  
en lui-même, les draps, la couverture et l'oreiller bien  
pliés mis sous la partie supérieure du matelas ainsi  
plié.

Le soir à sept heures, tout le monde doit être  
rentré pour répondre à l'appel qui se fait dans chaque

chambrée. Après l'appel, nous faisons la prière en  
commun, après quoi, on peut causer, s'amuser entre  
soi jusqu'à l'extinction des feux, que les clairons son-  
nent dans toutes les cours des casernes à dix heures.

Alors tout rentre dans le silence ; toutes les lampes,  
chandelles, bougies que chacun peut avoir, doivent  
être éteintes ; il ne reste que la veilleuse pâle et  
treublante de chaque chambrée.

Mais, les premières nuits, malgré le grand silence  
de la Ville Eternelle, troublé seulement de quart  
d'heure en quart d'heure, par les sonneries des hor-  
loges de toutes les églises — ce qui est d'une très grande  
poésie, chaque cloche ayant un son différent : ce qui  
forme une réelle harmonie — je ne pouvais m'endormir :  
ma pensée était au Canada, au milieu de vous, chers  
parents.

Longtemps, bien longtemps, j'étais dans une  
sorte de demi-somnolence ; je croyais m'être à peine  
endormi, que les clairons sonnaient le réveil ! ce qui,  
pour quelqu'un qui n'est pas encore habitué, cause  
une surprise presque toujours désagréable, ce bruit  
assourdissant et subit vous éveillant en sursaut, cou-  
pant rêve ou cauchemar, qui disparaissent au premier  
coup de trompette !

Nous n'étions pas encore zouaves, nous n'étions pas  
encore *immatriculés*, suivant le terme employé, mais  
cela ne dura guère. Le dixième ou le douzième sur la  
liste, j'eus pour numéro matricule 7,547 ; l'après-midi,  
nous étions habillés.

On a plus de considération pour nous que pour  
toute autre nation, puisque nous sommes venus de si  
loin offrir nos vies au Souverain Pontife. D'autre part  
nous étions bien résolus à mourir pour lui, puisque, on  
se le rappelle, nous avions juré devant l'autel, à  
Notre-Dame de Montréal, de ne pas souiller notre  
drapeau.

Notre équipement se compose de l'uniforme, du  
fusil, du sabre-baïonnette, du havresac, du sac à  
brosses, du sac à pain, des cartouches, etc.

Tout cela n'était pas de première fraîcheur, surtout  
mon fusil qui était couvert de rouille : c'était un vieux  
*flingot* garibaldien. (\*) Je passai toute une après-midi  
à le fourbir, mais je n'y réussis que médiocrement.

Le lendemain, on nous fit la *théorie sur la manière  
de faire le sac*. Le caporal de chaque escouade nous  
montra comment il fallait plier et rouler notre toile  
de tente, notre manteau et notre demi-couverture, qui  
se bouclent sur le sac, comment y placer nos piquets  
de tente et la *gamelle* — oh ! la précieuse et insépa-  
rable gamelle ! Tout ce bazar en miniature pèse au  
moins soixante-dix livres !

Le quatrième jour commencent les *exercices*. Les  
officiers du 3<sup>e</sup> dépôt nous divisèrent par escouades,  
ayant chacune un caporal instructeur. Le mien est  
le caporal Lipmann, un Prussien qui sait parler  
plusieurs langues.

Rien de plus réjouissant que de nous voir, sur deux  
rangs ou sur un seul, dans la position du soldat sans  
arme — ce que les anciens, toujours portés à rire de  
tout, traduisent par : position du soldat sans le sou !

Le caporal commande :

—Garde à vous ! Tête droite !

Il faut tourner la tête à droite sans remuer le corps  
les pieds bien joints des talons, les pointes des pieds  
en dehors, de façon à former presque l'équerre ; les  
bras pendants, naturellement, les paumes des mains en  
dehors, les doigts joints, le petit doigt à la couture du  
pantalon.

Au commandement de :

—Fixe !

Toutes les têtes doivent reprendre la position natu-  
relle.

—Tête gauche !

Tous ensemble, sans hésitation, doivent tourner la  
tête à gauche, sans bouger le corps ni les jambes.

—Fixe !

Toutes les têtes reviennent à la position normale.  
Figurez-vous si c'est amusant ! Mais enfin, il paraît  
qu'il faut savoir *vivier* l'occiput de tous les côtés, pour

(\*) Notre ami doit faire erreur : l'arsenal du Saint Père était  
bien fourni en armes, ces armes ayant été, en grande partie,  
données en cadeau au gouvernement Pontifical par les Comi-  
tés d'Europe, les grandes manufactures d'armes, les nobles,  
etc.—N. de la R.

aller sur le champ de bataille. Et comme c'est pour le  
Saint Père, nous virons, nous revirons, nous dévirons  
durant des heures, ne gardant de ce gracieux exercice  
que des attaques plus ou moins fortes de torticolis.  
Car vous saurez que, quand le mouvement n'est pas  
très bien exécuté, le caporal nous laisse toute la ligne  
tête à droite pendant dix minutes, durant lesquelles il  
fait un tas d'explications rien que pour nous laisser  
nous tordre le cou tout à notre aise. Et gare à celui  
qui fait le moindre mouvement ! Le caporal, de sa  
plus grosse voix, lui f...lanque quatre corvées à l'œil,  
où c'est le nez qui n'est pas à la fête ! Je vous expli-  
querai cela une autre fois.

Nous sommes casernés dans le couvent de Saint-  
François d'Assise même ; dans le jardin, existe  
encore, entouré de la plus grande vénération, l'oranger  
planté par ce grand saint. Le jardin est superbe, bien  
planté d'orangers, de citronniers, avec des vignes en  
espalier le long des hauts murs de pierre brute, recou-  
verte de chaux. Tout autour du jardin, dans l'en-  
ceinte, se trouve un magnifique chemin de croix dans  
le genre de celui que nous avons au cimetière de la  
Côte des Neiges.

L'église San-Francesco est très ancienne et possède  
les corps de plusieurs saints. Tous les jours, il s'y dit  
des messes de cinq heures du matin à midi.

LÉON DES CARRIÈRES.

## ASTRONOMIE

LA LUMIÈRE CENDRÉE DE LA LUNE

Outre la partie brillante de la lune, celle que le  
soleil éclaire directement, le disque lumineux offre  
dans sa partie obscure, à certaines de ses phases, une  
lueur beaucoup plus faible qu'on désigne sous le nom  
de *Lumière cendrée*.

Cette lumière est facile à distinguer à l'œil nu, et  
tout le monde peut la voir quelques jours avant ou  
après la nouvelle lune, alors que ce satellite ne nous  
apparaît encore que sous la forme d'un croissant délié.

Toute la partie de l'hémisphère tournée vers nous,  
que ne frappent point les rayons du soleil, s'aperçoit  
néanmoins distinctement, de manière à terminer le  
cercle entier du disque, mais cette lueur est faible et  
comme phosphorescente. Cette lumière de la lune  
nouvelle nous apparaît dès que le croissant est visible,  
et ne disparaît guère avant le premier quartier ; de  
même, au déclin de la lune, elle devient visible un  
peu après le dernier quartier, pour ne disparaître  
qu'avec la lune elle-même. MM. Schröder et Lalande  
nous assurent que c'est vers le troisième jour qui suit  
ou qui précède la nouvelle lune, qu'elle est la plus  
vive.

Tout le monde peut remarquer que la partie bril-  
lante du disque paraît sensiblement déborder le con-  
tour de la partie que la lumière cendrée rend visible ;  
mais c'est là une illusion produite par le phénomène  
optique de "l'irradiation" qui donne aux objets une  
dimension apparente d'autant plus grande, qu'ils sont  
éclairés d'une lumière plus vive.

L'intensité de la lumière cendrée peut-être assez  
forte pour qu'on distingue les plus grandes taches de  
la lune, même à l'œil nu. Mais si l'on emploie une  
lunette d'une certaine puissance, beaucoup plus de  
détails deviennent perceptibles.

Grâce aux lunettes, on peut voir aussi la lumière  
cendrée beaucoup plus longtemps qu'à la vue simple ;  
d'après Arago, Schröder l'aurait observée trois heures  
après le premier quartier, en se servant d'un grossis-  
sement de 160 fois appliqué à un télescope de 2m 3,  
de foyer.

Les anciens qui n'avaient pas de notions aussi posi-  
tives que de nos jours sur l'astronomie physique,  
regardaient cette lumière comme produite par une  
sorte de phosphorescence de la surface du globe  
lunaire. On va voir que l'explication est trop simple  
pour qu'il ne reste plus de doutes sur cette lumière.  
Selon la plupart des astronomes, c'est Moestlin qui, en  
1596, reconnut que la lumière cendrée est la lumière  
même de la terre, réfléchiée sur la lune par les phases

de notre planète. M. A. Guillemain dans son *Encyclopédie Populaire des Sciences*, nous dit que la même explication avait été donnée cent ans avant Mœstlin, par Léonard de Vinci, un grand peintre.

De la Lune, en effet, la Terre se voit précisément sous les mêmes apparences que notre satellite vu de la Terre ; mais les phases terrestres sont inverses des phases Lunaires, c'est-à-dire que la "nouvelle Lune" correspond à la "pleine Terre" : de sorte que l'hémisphère obscur de notre satellite reçoit, par réflexion, toute la lumière de la partie éclairée de la terre. A la pleine Lune au contraire c'est l'hémisphère obscur qui se trouve en face de l'hémisphère lunaire éclairé, de sorte que la Terre est invisible.

Entre ces deux époques, enfin, la Lune voit des proportions d'autant plus considérables de l'hémisphère lumineux de la Terre, que nous sommes plus voisins de la Lune nouvelle.

Comme d'ailleurs la surface apparente de notre globe, vue de la Lune, est environ treize fois plus considérable que le disque lunaire, il est facile de comprendre que le "clair de Terre" doit donner aux nuits de la Lune une lumière bien supérieure à celle de nos clairs de Lune. L'intensité serait même treize fois plus forte, si la surface extérieure des deux astres était douée du même pouvoir réfléchissant.

Ainsi, cette lumière cendrée n'est pas autre chose que la lumière du Soleil, réfléchi une première fois de la Terre à la Lune, et une seconde fois de la Lune à la Terre.

*A. Lavin*

St-Roch de Québec, avril 1899.

## LA REINE D'ANGLETERRE ET JOSÉPHINE

ECHO DU SÉJOUR DE LA REINE VICTORIA A NICE

Au surlendemain de son arrivée à Nice, la reine, impatiente de jouir d'un soleil qu'il lui est impossible de naturaliser anglais et d'acclimater à Windsor, avait ordonné qu'on tint prête la chaise roulante attelée d'un âne dont elle a coutume de faire usage pour ses promenades de jardin. On arrive doucement à une petite place entourée d'un parapet et d'où l'on découvrirait une vue magnifique sur la Méditerranée.

La meilleure position pour jour du spectacle était l'angle de la place, mais il était occupé par l'échoppe d'une marchande de chapelets et d'objets religieux. Au-dessus de la table de la marchande, deux petits mâts supportaient une enseigne de calicot avec ce nom : Joséphine. La princesse de Battenberg s'approcha de la marchande et lui demanda si elle consentirait à déplacer sa boutique pour laisser avancer la voiture

à âne jusqu'à cette place de choix. Joséphine refusa — C'est, insista la princesse, pour permettre à mère de regarder la mer.

— Où est-elle votre mère ?

— C'est cette dame là-bas, dans la petite voiture.

— Eh bien, fit Joséphine, allez lui dire de ma part que, quand on est dans le commerce, on ne se dérange pas ainsi pour Pierre et pour Paul. Du reste, elle doit le savoir. Vous n'avez l'air de gens qui ont fait fortune en courant les foires, vous, votre mère, votre âne et votre frère qui tient la bride.

La reine avait entendu et s'amusait fort. Elle proposa alors à Joséphine de lui céder sa place en lui offrant de lui acheter toute sa boutique :

— Ne dites donc pas de bêtises, répondit la marchande. On n'achète pas comme cela un fonds aussi important que le mien. J'en ai là pour plus de cinquante francs !

La princesse tira de sa poche un billet de cent francs qu'elle tendit à Joséphine en lui demandant :

— Etes-vous satisfaite ?

Subitement radoucie, la marchande déplaça son étal et la reine put contempler le paysage tout en parcourant les télégrammes qui lui était arrivés de Londres au moment de la sortie. Comme elle allait se retirer, la marchande lui demanda où il lui faudrait livrer la marchandise. A quoi la princesse répondit :

— Gardez tout. Nous voulions seulement votre place un moment pour le panorama, et nous vous avons acheté votre boutique parce que vous manquiez de complaisance. Si vous trouvez que c'est trop, je vais

vous indiquer le moyen de vous acquitter : ce sera de nous prêter votre place chaque fois qu'il plaira à la reine de venir ici.

Joséphine ouvrit des yeux énormes.

— La reine ? Quelle reine ? Où ça, la reine ?

— Mais ma mère, la reine d'Angleterre.

— Cette vieille dame trainée par un âne ?

— Certes.

Joséphine réfléchit un moment, puis elle alla à la petite voiture, mit un genou en terre et prononça :

— Madame la reine, je vous demande pardon ; je ne savais pas que c'était vous. Voilà vos cent francs, je ne les ai pas gagnés, je n'en veux pas. Et maintenant, écoutez bien ce que je vais vous dire. Moi, il me semble que si j'étais reine, je le dirais. Je ne me présenterais pas comme ça chez les personnes pour leur faire des surprises et les exposer à faire des boulettes. Comment voulez-vous que je m'imagine une reine se balladant dans une petite voiture à âne et qui n'a pas même une robe de soie ? Comment voulez-vous que je devine qui vous êtes ? Ça ne se lit pas sur votre figure, bien que vous ayez l'air honnête. Voyons, mettez-vous à ma place !

— Mais c'est justement ce que je vous demandais, répondit la reine Victoria en souriant, et c'est vous qui ne vouliez pas. Allons, finissons-en. Gardez le billet de cent francs. Il vous consolera de ce petit malentendu. Adieu, Joséphine. Je viendrai certainement vous revoir avant de quitter Nice.

Nul doute qu'à sa deuxième visite Joséphine ne lui fasse meilleur accueil.

## UN JEU D'ESPRIT

Un amusement de société fort en vogue au siècle dernier s'appelait le "Jeu des bateaux." Cela consistait à répondre à la question : " Si vous étiez dans un bateau, avec tel et tel de vos amis, et si, le bateau venant à couler, vous ne pouviez sauver que l'une de ces personnes, laquelle sauveriez-vous ? " La question était souvent embarrassante, et il fallait de l'esprit pour s'en tirer.

Un jour Mme de Staël dit à Talleyrand : " Vous m'assurez que vous m'aimez, mais vous me préférez Mme de Flahaut. Avouez que si vous, elle et moi, nous étions seuls dans un bateau en péril, je ne serais pas la première que vous songeriez à sauver ? " — L'évêque pris de court, resta muet ; puis, tout d'un coup, se ressaisissant, répliqua : " Mais, madame, vous avez l'air de savoir mieux nager ! "

La comtesse Amélie de Boufflers fit une très jolie réponse. Comme on lui donnait pour compagnes sa mère, qui ne s'en était jamais occupée, et sa belle-mère qui l'aimait tendrement et qu'elle adorait, elle répondit : " Je sauverais ma mère, mais je me noierais avec ma belle-mère. "



Photo. Laprés & Lavergne

MONTREAL.—LE SAINT-LAURENT AVANT LA DÉBACLE, (ASPECT DE L'AMONCELLEMENT DES GLACES)



Photo Laprés & Lavergne

MONTREAL.—LE SAINT-LAURENT AVANT LA DÉBACLE, (VUE PRISE D'HOCHELAGA)

## LE LABOUREUR

*O laboureur de l'âme, ô sèmeur éternel,  
Poète, avant le jour, loin du toit paternel,  
Sans écouter le chien qui gronde,  
Pars avec ta charrue et ton rude aiguillon :  
Tu sais que le temps presse et qu'il faut au sillon  
Jeter tout l'avenir d'un monde...*

*Il part. La plaine immense, au lever du soleil,  
N'a pas même un oiseau qui chante le réveil,  
Pas même un arbre qui frissonne ;  
C'est un terrain maudit dans le vaste univers  
Et sur les durs cailloux dont les champs sont couverts,  
On entend le soc dur qui sonne.*

*L'air est en feu : Midi, sur l'ardent travailleur,  
Comme un manteau de plomb fait tomber sa chaleur ;  
Mais qu'importe aux tâches divines ?  
Il marche dans l'espoir, dans la foi, dans l'azur,  
Et la sainte sueur qui coule à son front pur  
Semble un bandeau de perles fines.*

*Il voit, il voit déjà sur le sol âpre encor,  
Frémir les bois touffus et rouler les blés d'or  
Tout tachetés de fleurs vermeilles ;  
Il ne s'aperçoit pas, le rêveur ingénu,  
Que mille taons jaloux, pour piquer son sein nu,  
Vont bourdonnant à ses oreilles !*

*Puis, quand au foyer sombre il retourne, le soir,  
Tous les petits enfants se pressent pour le voir,  
Au seuil des fermes souriantes ;  
Car pareils aux grands bœufs qui rentrent à pas lourds,  
Ses vers au large flanc font tinter dans les cours  
Leurs colliers de rimes bruyantes.*

LOUIS BOULHET

## LA JEUNE TURQUIE

Nous avons la bonne fortune de donner ci-après un article politique dû à la plume de Mme la comtesse Colonna, dont les chroniques ont été beaucoup remarquées.

Cet article a été écrit spécialement pour le MONDE ILLUSTRÉ—gracieuseté que nos lecteurs, mais surtout nos aimables lectrices sauront apprécier.

Nous exprimons notre vive gratitude à l'auteur, et remercions aussi M. Rod. Brunet qui nous a obtenu cette page.—N. de la R.

A mesure que les derniers honnêtes gens disparaissent de la Turquie, par le poison, les noyades ou l'exil, les Allemands sont comblés de dons et investis de tous les pouvoirs.

Abdul-Hamid, après avoir perdu les plus belles provinces de son empire, en vend aujourd'hui, à l'Allemagne, les derniers tronçons.

Les antiquités de Troie et de Pergame n'ayant point suffi à l'avidité tudesque, la Mésopotamie, au sol plein de trésors, est livrée par le Souverain sans patriotisme et sans courage. Car toutes ces générosités, vols faits au peuple turc, n'ont pour motif que l'épouvante constante du maître, qui sait bien que ses crimes trop nombreux le destinent à une mort tragique. Il s' imagine qu'en s'inclinant très bas, si bas que son front en essuie la poussière sur la botte allemande, elle sera le Manitou, le sauveur de la colère de toute une race lasse d'être dépouillée et ridiculisée.

Mais pendant que lui et Guillaume II, sournoisement et en s'ébaudissant de l'Europe préparent, la fin de la question d'Orient, en donnant au Kaiser, de la main à la main et par morceaux l'objet du litige, les patriotes se lèvent aidés par le peuple qu'on suppose trop figé dans une ignorance séculaire.

Depuis Midhat, le grand vizir héroïque qui osa vouloir une constitution et la paya de sa vie, le sillon s'est creusé, les idées se sont élargies, l'intelligence très réelle des Turcs s'est laissé pénétrer par la lumière du siècle, prodige enveloppant le vieux monde.

Comme nous, comme tous, ils tendent les bras vers le progrès qui élève, vers la vérité qui, de toutes parts, se dégage de l'ombre. Soldats incomparables par leur bravoure et leur endurance, croyants au fanatisme chaque jours moins étroit, les Turcs commencent à juger, à vouloir, à distinguer la lettre de l'esprit, à résumer le pouvoir non dans la tyrannie et le droit à

tous les crimes, mais dans un homme digne de les gouverner et de sauver leur pays en lambeaux.

Une élite parmi eux, sans cesse décimée et mutilée et sans cesse renaissante, prépare leur délivrance en masse. Le parti "Jeune-Turc" fort de plus en plus, parce que le désespoir conduit à lui les plus résignés eux-mêmes, parce que des milliers de jeunes gens arrachés la nuit dans les écoles, depuis quatre ans surtout ont à jamais disparu, parce que leurs pères et leurs frères sont en exil, parce qu'on étrangle sans merci tout homme ou tout enfant soupçonné d'intelligence et de savoir, parce qu'on livre le pouvoir à la lie de la nation et la patrie à l'étranger, pour tout cela et malgré tout cela, le parti se développe, s'épure, commence à forcer l'attention et la bienveillance des plus indifférents. A côté du souvenir de leurs compatriotes à venger, de cette belle jeunesse qu'on assassine sans répit, le Comité "Jeune-Turc" a le bonheur d'avoir pour chef un homme admirable, le Dr Ishak Sukouti.

Cet homme que le Sultan redoute, dont il sent la force suprême sur les siens, parce qu'il ne se laisse point corrompre, forme en silence les héros qui tôt ou tard délivreront leur pays.

Pauvre, il a refusé à Ahmed Djelaleddine, le grand espion impérial envoyé exprès à Paris par le Souverain, une fortune qu'on lui offrait sans compter, il a refusé et refuse une entrevue avec Munir-Bey, l'ambassadeur, exigeant avant de traiter toute question de retour ou de soumission, le rappel de l'exil de tous ceux qu'on supplicie à Rados, Fizan, Tripoli, Bagdad, Koniah, Yemen, Mossoul, partout où le climat achève l'œuvre de la forteresse.

On se souvient du retour de Mourad à Constantinople, retour qui inquiéta fort ses amis et mit en défiance ceux qui ignorent les dessous de cette affaire ?

Ahmed Djelaleddine était venu à Paris avertir le Comité que si ses membres continuaient à attaquer la personnalité du sultan, ce dernier leur faisait savoir qu'il était résolu à les punir en redoublant de sévérité et d'injustices contre tous ceux restés en Turquie et soupçonnés de connivence.

Djelaleddine fit un tableau fort sombre des tortures qui attendaient le reste de la Nation, si la jeunesse révoltée ne se soumettait point.

Tandis qu'au contraire si le Comité s'engageait à un silence de six mois, ils seraient employés par le Sultan à accomplir toutes sortes de réformes.

Le journal *Osmanli* cessa ses attaques, et naturellement n'eut plus qu'à les recommencer les six mois terminés sans que l'ombre d'une réforme se fût accomplie.

Quant à Mourad, il est chez lui, avec six albanais imposés comme... jardiniers. Sous prétexte que l'enragé publiciste aime à planter des choux et qu'il lui faut des aides !

A la reprise de la publication *Jeune Turquie*, Munir, Bey fut chargé de désarmer les mécontents. Mais comme ceux-ci lui refusaient énergiquement une entrevue, il envoya à Genève Nabi Bey et Said Bey. Le Dr Sukouti mit comme condition à l'entrevue demandée qu'on rappelât vingt-quatre jeunes Turcs exilés à Tripoli de Barbarie. Cette très infime satisfaction fut promise par le Sultan lui-même, qui selon son habitude se garda bien de s'exécuter.

Messieurs Sukouti et Abdulhah Djevdet, rédacteur-en-chef de *l'Osmanli*, sur la promesse impériale, acceptèrent de rentrer à Paris pour s'entretenir avec l'Ambassadeur.

Munir-Bey, une fois de plus, essaya de l'argument lui ayant hélas, réussi à peu près partout "la forte somme." Ecœurés et las, les deux leaders du parti Jeune-Turc s'en retournèrent en Suisse où franchement ils continuent leur œuvre de patriotisme et de désintéressement.

Un parti et une cause, qui ont mérité d'avoir à leur tête des hommes d'une telle hauteur de caractère—sont une cause sainte et un parti qui triomphera.

COMTESSE COLONNA.

Le terrain de la charité est les dernier refuge de ceux qui ne veulent pas connaître la haine.—O. D'HAUSONVILLE.

## LA VIE POUR RIRE

(CONTE POUR MES BAMBINS)

Passant l'autre jour devant le monument de Sébastopol, je m'attardai à considérer le lion qui domine l'arc de triomphe élevé en l'honneur des héros de l'Alma et de l'Inkerman. Mes idées ne tenaient ni de l'admiration ni du mépris, je me demandais seulement quel symbolisme attacher à ce lion que j'avais devant moi.

Je sais, comme tout le monde, que le lion est l'image de la force et de la conquête, mais ce lion de Sébastopol tel qu'il m'apparaissait, que voulait-il dire ?

Il était là campé sur ses quatre pattes, le museau vers moi, l'œil vague comme quelqu'un qui écoute dans la brume, les crocs ramassés et la queue tombant droit.

Et je me disais :—S'il portait la queue en trompette, je comprendrais par là que l'artiste veut exprimer la hardiesse, le courage ; s'il l'avait jetée sur la hanche gauche, j'y aurais vu de l'indifférence, le mépris du danger ; sur la hanche droite, la promptitude à la riposte ; entre les pattes, la peur, la prudence, mère de la sûreté. Mais au lieu de tout cela, le lion de Sébastopol traînait après lui sa queue, vide de sens et vide de mouvement ainsi qu'une bonne laitière qui rumine.

J'allais conclure que notre lion n'avait aucune expression particulière afin d'être en état de les prendre toutes selon l'occasion, quand je fus tiré de ma rêverie par une voix d'homme qui m'interpellait d'un ton maussade.

—On est bien fier, bourgeois, on ne reconnaît pas les amis ; on tourne la tête avec dégoût !

—Pardon, dis-je, mais j'avoue que je ne vous rejets pas...

Surtout, j'avais peine à revoir en lui un vieil ami. L'individu était le dernier cri de la bohème, souliers éculés et baillant comme des bogues de châtaignes, pantalons en lambeaux, veston rafistolé avec des épingle cueillies sur la rue, chapeau verdâtre et crasseux ; voilà pour l'accoutrement.

Le visage de l'homme ne valait guère mieux : il portait les cheveux longs et broussailleux ; sa barbe était cordée et hideuse ; il avait des filets rouges dans les yeux, le nez rubicond, les lèvres grosses, avec de petits babouins tout autour ; son cou était maigre, étiré et sale, et des ongles ! cet homme-là ne se les était jamais cassés à gratter dans la terre.

—Ma foi, je ne me souviens pas, répétai-je.

—Bon, bon, grogna l'homme, je ne vous en veux pas ; il est permis d'oublier un copain tel que moi. Tenez, ce chapeau, je l'ai volé dans une planche de pois où une bonne femme l'avait mis pour effaroucher les moineaux. J'avais une belle casquette à visière, mais une nuit que je couchais dans le foin, elle m'échappa entre les ais mal joints, et une vache me la mâcha comme une chique.

" Mon paletot, je l'ai ramassé, il y a bien longtemps au bord d'une carrière où un brave ouvrier l'avait déposé en descendant au travail. L'histoire de ma culotte est aussi pittoresque ; elle m'a été léguée après sa mort par un ami qui se noya dans quatre pieds d'eau pour se débarrasser de ses ennuis et m'obliger tout à la fois. J'ai trouvé mes souliers dans le ruisseau ; ils m'appartiennent honnêtement d'après le principe ; ce qui tombe dans le fossé est au soldat. Et vous ne vous rappelez pas Becdelièvre, conclut mon truand ?

—Becdelièvre, fis-je, reculant d'un pas, Becdelièvre qui faisait si bien les vers latins au collège, qui caricaturait impitoyablement le surveillant Bourdon et le directeur Cordaveau, qui me pinçait quand je déclamaï les fables de La Fontaine ! C'est vous qu'on venait chercher en calèche les premiers jeudis du mois, qui vous promenez dans la cour des externes avec une riche dame en noir et une jeune fille si charmante qu'on ne pouvait s'empêcher de dire : Ce veinard de Becdelièvre !

—Olim quæ cecinit diva potest et adhuc...

—Oui, je vous reconnais, m'écriai-je, mais je ne m'explique pas...

—Ni moi non plus, interrompit Becdelièvre. Si vous voulez, je vous raconterai ma vie ; ça vous amusera peut-être ; du reste, je dois vous dire que toutes mes fredaines étaient pour rire. Je suis venu au monde pour rire, puisque je suis né dans une loge à l'Opéra Comique. Tout bambin, je tenais ma famille autour de moi, riant aux larmes de mes bons tours et de mes bons mots ; au collège, le règlement, le silence, le bon ordre ne recevaient d'accrocs que de moi, pour rire. Je rate mes examens pour rire, et ma mère en fait une maladie. Sorti du collège, je mène la vie la plus folichonne ; papa me sèvre, il me coupe mes rentes, et me voilà à la veille de ne plus rire quand j'imagine de me marier pour vexer le vieux monsieur et rire encore une bonne fois ; j'épousai une danseuse de corde qu'un Barnum quelconque avait amenée dans notre ville. Il faut avouer que je fus mal avisé, ma pauvre vieille mère mourut de chagrin huit jours après ; mon père me déshérita, ce qui m'affligea beaucoup, et me maudit, ce qui m'étonna un peu. Mais je voulais avoir le dernier mot, car : " rira bien qui rira le dernier " ; et quand il fut question de marier ma sœur, je m'arrangeai de façon à faire manquer le mariage. L'amoureux avait découvert que la folie était héréditaire dans notre famille.

" Bien que ce fût pour rire, ma sœur n'en est pas moins restée vieille fille, et elle aussi me voue aux gémonies.

" Cependant, ma danseuse commençait à me faire danser sans violon et un jour que nous nous étions un peu essoufflés à force d'argumenter, je lui plantai sur l'oreille, par plaisanterie, une jolie giroflée à cinq feuilles.

" Ça me mena devant le juge de paix qui profita de notre entrevue pour me dire un tas de choses désagréables, me traiter de sans-cœur, de vagabond, de faussaire, de tête brûlée.

"—Tête brûlée ! répliquai-je un peu piqué ; voulez-vous insinuer par là un imbécile ? Ce n'est pas dans votre sainte vehme qu'on a le courage de ses opinions, j'espère !

" Est-ce parce que je me ris de vos formules d'orgue de Barbarie que je suis appréhendé au col, torturé et exposé dans votre cage judiciaire entre deux gendarmes, pour satisfaire la badauderie sociale et votre vertu badaude ?

" Tenez, au fond, vous êtes de mon avis, et tout cet appareil est de la farce. Peut-être bien que vous battez votre femme aussi, sans qu'elle soit du monde des acrobates !

" Je n'en pus dire davantage : je fus condamné à trente jours de prison, aux travaux forcés.

" En quittant la salle, j'exprimai à monsieur le juge de sortir de sa boîte aussi honnête, poli, sage et peu tête brûlée que lui-même.

" Le coquin me colla trente jours de plus. C'était pourtant pour rire que je parlais ainsi ; mais il prit la chose de travers.

" On me relâcha après deux mois durant lesquels je n'eus guère le loisir de rire, mais je me dédommageai aussitôt hors des murs du pénitencier. Comme je flânais le long de la rue, je vis un Monsieur qui regardait un italien montrer un singe. Le singe grimpa par les gouttières jusqu'aux balcons et aux embrasures des fenêtres d'où il rapportait des gros sous. Le monsieur était si absorbé par les tours de force du chimpanzé, que je pus couler ma main dans sa poche et en retirer sa bourse, son mouchoir, son couteau et sa blague.

" Je m'en fus à la première auberge, et j'y massai un poulet du printemps, bien arrosé d'un peu d'eau, coupée de beaucoup de whiskey. J'adore le whiskey, ça se voit à mon nez, puis, je fumai une pipe tout en riant du vieux rentier et de mon bon tour.

" Mis en joie par ce premier bon repas, je finis ma bouteille, en m'en une autre dans mon goïsset et fis le tour des boulevards, me rendant coupable d'un tas de choses rigolotes. Enfin, deux individus que je pris pour les valets de pied de quelque richard me conduisirent bras dessus bras dessous, dans la plus pauvre chambre d'un immense hôtel où je sommeillai parmi d'heureux songes, jusqu'au lendemain matin.

" Et qui était le riche propriétaire de cet hôtel ? Apparemment Monsieur le juge, qui ne perdit pas l'occasion de me faire remarquer que je ne m'étais pas assagi outre mesure.

" Tout de suite, on lut les accusations.  
" 1. Vol d'une bourse, etc., sur la rue Sencaque ;  
" 2. Vol de deux flacons de whiskey irlandais à l'auberge des " Poules faisanes " ;

" 3. Vol sur la personne d'un aveugle au coin de la rue Nelson Borgne ;

" 4. Cruauté envers le même aveugle ;

" 5. Ivresse et désordre ;

" 6. Sédition et chantage ;

" 7. Bris de clôture.

" Je m'écriai qu'évidemment on voulait rire ; que je ne me rappelais rien de ces vols, de cette cruauté, de ce tapage nocturne ; mais on spécifia. Le vieux monsieur reconnut sa bourse et sa blague, et moi aussi je reconnus le vieil admirateur de singes.

" Les flacons d'eau-de-vie bien vidés étaient là, vidés, Dieu merci.

" L'aveugle certifia qu'étant adossé contre la maison du coin, rue du Nelson Borgne, la main tendue pour la charité, un individu qui passait, s'était arrêté devant lui, lui avait craché dans le creux de la main en disant—" voilà dix sous, je prends mon change"— et lui avait volé quelques pièces de deux sous qu'il avait reçues dans le cours de la matinée.

" Il paraît aussi que je m'étais introduit dans la résidence d'un respectable citoyen, qui était en train de marier sa fille. Ces gens étaient méthodistes ; le ministre les unissait là dans leur boudoir, devant un autel de pots fleuris, le dos tourné à une table toute prête et chargée de friandises.

" Je leur avais fait comprendre que je me présentais chez eux pour rire et pour leur porter bonheur. J'improvisai un épithalame qui arracha des cris de dindes à ces dames.

" Enfin, j'avais voulu embaucher deux sergents de ville envoyés à mes trousses, leur offrant de l'argent et des pots-de-vin, les excitant à balayer l'Hôtel de Ville et à se constituer en gouvernement provisoire avec moi à leur tête.

" Pour couronner le tout, on m'accusait sous le titre : bris de clôture d'avoir déchiré l'uniforme de ces officiers, cassé la vitre du judas de ma cellule et arraché la queue de ma timbale.

" Quand le juge eut additionné mes mois de prison, j'en avais pour cinq ans et trente jours.

" Du coup, je cessai de rire, l'affaire tournait au tragique.

" J'ai payé ma dette ; mais je ne suis plus qu'une épave ; si vous considérez l'homme en moi, il est abruti ; l'âme, elle est morte ; mon aspect, il est sauvage ; ma compagnie, elle est malsaine.

" La nuit, je suis hanté des plus grotesques et des plus terrifiantes visions. Je suis étudiant ; je m'en vais, le képi sur l'oreille ; j'aperçois un casino, j'entre, je m'enivre ; des animaux m'entourent, des singes ; je me débats ; une danseuse en jupon court me saute sur les épaules ; je me sauve, je me heurte contre une vieille dame qui tombe et se tue : c'est ma mère.

" Alors des cris me poursuivent ; je frappe à droite, à gauche ; on me fouette ; je veux riposter, mais je vois braqués sur moi les deux yeux vides et noirs des pistolets d'un garde-chiourme, et tout le temps une pluie de crachats tombe sur moi, et un rire moqueur qui part, je ne sais d'où, résonne sinistrement à mes oreilles.

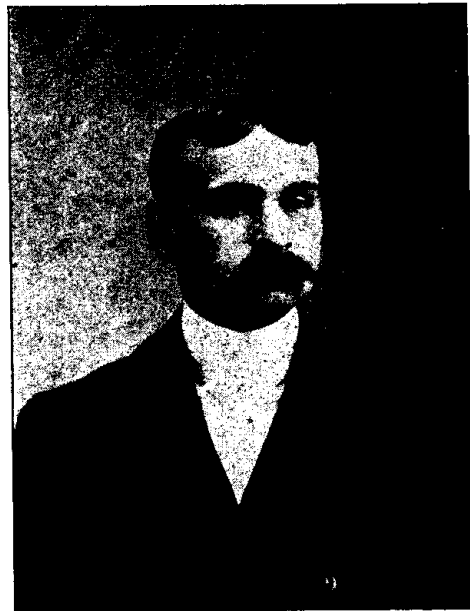
" Voilà mon histoire. Maintenant, je vais boire un coup ; on m'a donné quinze sous pour aller ouvrir un clapet au fond d'une sentine. Ça m'est resté dans le gosier ; il faut que je le lave.

" Vous ne m'en voudrez point si je ne vous fais pas visite à domicile. Vous avez de bons petits enfants ; ils ne doivent pas voir un monstre qui a tué père et mère, volé les gens et insulté les malheureux !

*Jules Mario Lanois.*

## LES SOIRÉES DE FAMILLE

Nous avons annoncé, dans un dernier numéro, la soirée donnée au bénéfice des deux populaires acteurs comiques du Monument National, MM. H. Bédard et R. Ducharme. Comme nos lecteurs le savent, cette soirée a été un succès, peut-être pas aussi considérable que les précédentes, mais cela est dû aux circons-



M. H. BÉDARD

tances, non pas au manque d'estime du public. En effet, nous croyons que dans un concours de popularité les deux nous sortiraient de l'arène bons premiers. MM. Bédard et Duhamel ont chacun leur genre, leur jeu ; de plus, ils sont consciencieux, c'est ce qui explique que chaque nouveau rôle est pour eux l'occasion d'une création originale.



Photo. Laprés &amp; Lavergne

M. R. DUHAMEL

Leur nom sur l'affiche est toujours une garantie de succès, aussi les voyons-nous souvent sur la brèche : ils ne se ménagent pas. Le public ne les admire que davantage, et il serait certainement heureux de les revoir l'année prochaine. Nous leur disons donc : au revoir.

Celui qui ne suit que l'impétuosité des passions sensuelles, ne vit que de la vie des brutes.

Avant de parler, prenez garde à ce que vous allez dire ; qu'il ne sorte de votre bouche aucune parole dont vous ayez sujet de vous repentir après l'avoir dite.





LES JOIES DU



PRINTEMPS

## CHANT DE LIBERTÉ

Vois le ruisseau de la montagne  
Dédaigner un site enchanté,  
Pour dévrouler dans la campagne  
Son onde en liberté.

Le faucon rugit dans sa cage,  
De la lumière dégoûté ;  
Il tend vers la forêt sauvage  
Où dort sa liberté.

Sous un portique, Philomèle  
Pour les rois n'a jamais chanté  
Sous le ciel, aux zéphirs il mêle  
Ses airs de liberté.

Le mendiant, en sa détresse,  
Victime de la pauvreté,  
Errant... traîne dans l'allégresse,  
L'or de sa liberté.

Un prisonnier brisé dans l'ombre  
Les fers de la captivité :  
Vers son pays, par la nuit sombre,  
Il vole en liberté.

Le soldat défend la Patrie :  
Pour elle que n'a-t-il quitté ?  
Il meurt pour son drapeau : la vie  
N'est rien sans liberté.

Tout vit pour toi dans la nature :  
Seule, tu donnes la guité ;  
Sous le soleil tu créature  
Meurt, sans toi, liberté !

Arbre à la racine profonde  
Par ta main divine planté,  
De ton ombre couvre le monde,  
Sublime liberté !

OSWALD MAYRAND.

Montréal, avril 1899.

## LE SAINT-LAURENT

(Voir gravures)

Que j'aime le beau Danube, le fleuve aux eaux bleues  
réflétant sur tout son parcours l'infinie profondeur tur-  
quise !

Que j'aime le Rhin sur lequel planent, aujourd'hui  
encore, les mystérieuses légendes peuplant ses rives de  
fin gravier !

Que j'aime le Tibre, fleuve torrentueux, inondant de  
ses eaux jaunies le quartier de la Lungara, ensevelis-  
sant l'antique Emporium sous sa vase sans cesse renou-  
velée !

Mais que j'aime le Saint-Laurent, le fleuve majes-  
tueux formant des méditerranées au milieu de son par-  
cours, et dont le gigantesque estuaire ne se distingue  
du véritable océan qu'à la couleur de ses eaux !

Et ce qu'il a, ce fleuve superbe qui n'a pas mille  
kilomètres, ainsi que le dit Larousse, mais mille  
lieues, c'est qu'il se laisse emprisonner quatre ou cinq  
mois sous une couche épaisse de cristal ; si épaisse,  
que l'on bâtit dessus des palais dont les matériaux lui  
sont empruntés ; que l'on y établit des voies ferrées  
avec locomotives, wagons de toutes sortes.

Ce qu'il a, c'est son indomptable colère quand,  
aux premiers effluves du printemps, il rompt, brise,  
précipite en de formidables amoncellements, ces  
glaces sous lesquelles sa vie semblait suspendue.

Ses ruées titaniques produisent des heurts terri-  
fiants : on dirait de décharges d'artillerie formidable—  
et longtemps après qu'il a calmé ses convulsions stu-  
péfiantes, des blocs de glaces se dressent tout le long  
de ses rives avec les aspects les plus fantastiques.  
Dolmens, menhirs, pierres levées étranges, clochet-  
tons, cabanes, portes ajourées... Quand les fleurs de  
mai répandent leurs délicieux parfums, tout a dis-  
paru, il ne reste plus que l'immense fleuve précipitant  
son cours rapide vers l'océan—image du Temps se jé-  
rant dans l'Éternité !

DE THERMES.

## BONUM VINUM

Un jour, dans un dîner offert par un curé de la ville  
à quelques-uns de ses confrères de la campagne, il fut  
convenu qu'on s'amuserait aux dépens d'un des invi-  
tés, dont la naïve simplicité égalait les hautes, chari-  
tables et saintes vertus.

Donc, au dessert, on lui versa un vin fabriqué d'un  
raisin récolté dans un pays qui n'est pas vignoble.

—Comment trouvez-vous ce vin, monsieur l'abbé ?  
—*Bonum vinum!* répondit-il.

Et chacun de nos latinistes de rire.

Quelques instants après, on lui offrit d'un autre vin.  
—Et celui-là ?

—*Bonum vinum!* dit-il, faisant claquer sa langue  
en vrai connaisseur qui aime le vrai et le bon.

L'étonnement fut général.

—Mais pourquoi, demanda l'amphytrion, avez-vous  
dit tout à l'heure : *bonum vinum*, ce qui est du latin de  
cuisine, et pourquoi dites-vous maintenant : *bonum  
vinum?*

—Parce que, répondit-il humblement, c'est qu'au  
mauvais vin il faut de mauvais latin, et au bon vin de  
bon latin...

Chacun des convives se mordit la langue, mais un  
jeune abbé, qui ne voulait pas se tenir pour battu, lui  
demanda de leur expliquer où et comment il avait ap-  
pris la science—car c'en est une—de distinguer les  
bons vins des mauvais.

—C'est bien simple, répondit-il. Comme vous le  
savez, Dieu a bien fait ce qu'il a fait, comme le dit le  
bonhomme Lafontaine. Voilà pourquoi, dans sa sa-  
gesse, le Créateur a voulu que le Canada ait la spécia-  
lité des pommes fameuses et du sirop d'érable, que la  
Floride ait celle des oranges et des ananas, la France  
celle des bons vins, et, qui a goûté une fois de ces trois  
choses divines, s'aperçoit aussitôt de l'imitation, de la  
contrefaçon. Ainsi, notre pomme fameuse, qui des-  
cend directement de celle qui a tenté le premier  
homme, n'a pas d'égale dans le monde entier ; l'orange  
de Floride est sœur de celle du jardin des Hespé-  
rides ; les vrais vins, rayons de soleil mis en bou-  
teilles par la France, lui ont été légués par Noé... Et  
voilà pourquoi, comme la lumière céleste, leurs étin-  
celantes qualités les feront toujours reconnaître au  
milieu des ténèbres, des erreurs et des falsifications  
mercantiles de ce monde. Ah ! les vins de France,  
mais c'est le laboratoire où se distille la santé, la vie,  
la force de l'humanité entière. Aussi, Voltaire a-t-il  
dit que le vin de France est un remède pour le corps  
et l'esprit ; que de tous les dons du Ciel le vin est le  
plus cher, dit aussi Gresset ; qu'il suffit d'un doigt de  
vin pour reconforter l'espérance, chante Béranger ;  
enfin, ajoute Bernardin de Saint-Pierre, " dans son  
vin, la France possède le lait des vieillards, des en-  
fants, des convalescents."

—Amen ! répondit le jeune abbé.

—Un verre de vin de Saint-Lehon ? ajouta l'am-  
phytrion.

—*Bonum vinum!* répondirent-ils tous.

GASTON DE SAINT-LEHON.

## IL EST MORT, PRIEZ POUR LUI !

Luscinius n'est plus...

La mort, cette impitoyable faucheuse au glaive  
toujours levé, vient de le coucher dans la tombe au  
matin de ses jours, au moment où, ses études brillam-  
ment terminées, voyant se dérouler devant lui les sé-  
duisantes promesses de l'avenir, il allait pouvoir  
jouir de son talent. En Luscinius, LE MONDE ILLUS-  
TRÉ perd un de ses plus intéressants correspondants.  
Qui ne se rappelle ses charmantes nouvelles : *l'Ange-  
Gardien, la Visite de la Vierge à l'âme pure?*

Aujourd'hui, c'est fini, notre doux rossignol ne  
chantera plus pour la terre ; nous l'avons vu, avec  
regret, prendre son essor vers les régions infinies.

—Quand les desseins de la Providence sont accom-  
plis sur nous, une musique intérieure nous prépare à  
l'arrivée de l'ange de la mort." Luscinius avait-il reçu

ce funeste présage ? La mystérieuse harmonie vi-  
brait-elle au fond de son âme quand il s'écriait :  
"C'est si triste sur la terre, il fait si bon d'être aux  
cieux !"

Quoi qu'il en soit, Dieu l'entendit, ce cri d'indéfinis-  
sable tristesse de l'exilé soupirant après la patrie, et  
lui accorda " un tranquille passage vers une vie plus  
tranquille."

LUSCIANA.

P. S.—M. Flavianus Marceau (c'était le nom de  
notre regretté collaborateur) achevait ses études au  
Séminaire de Sherbrooke, où il était aimé de tout le  
monde, les élèves le disaient leur orgueil. Il avait à  
peine vingt ans. C'était, nous écrit-on, un talent  
brillant : nos lecteurs se rappellent les jolies pages  
qu'il nous avait envoyées. Il est mort le 18 avril der-  
nier à l'hôpital du Sacré-Cœur de Sherbrooke.

Pensons à lui : il ne nous oubliera pas non plus.  
Nous présentons à sa famille et au Séminaire de  
Sherbrooke nos sentiments de condoléance.—LA RÉ-  
DACTION.

## THEATRES

THÉÂTRE FRANÇAIS

Le public montréalais a une nouvelle occasion d'en-  
tendre du Ouida, une de ses principales œuvres :  
*Moths* dont la dramatisation a remporté encore plus  
de succès que le roman portant ce nom. Les pièces  
de Ouida, on le sait, sont représentées dans toutes les  
contrées du monde, où se lève un rideau de théâtre,  
et dans les plus grands centres, les scènes les plus  
grandes ont toujours à l'étude une des œuvres du cé-  
lèbre américain.

Le Théâtre Français nous donne ce drame cette se-  
maine, et ceux qui l'ont déjà entendu, il y a deux  
ans, n'hésiteront pas à retourner l'entendre. Le  
Théâtre Français est mieux aménagé qu'il l'était alors.  
Ses acteurs sont plus compétents, ses décors plus  
riches et ses costumes plus variés.

Dans la représentation de cette semaine nous voyons  
M. Benjamin Hornitz dans le rôle de lord Jura,  
M. McGrade dans le prince Zoureff, M. Townsend, dans  
"Corrèze", M. McHugh, dans "Le duc de Mull" ;  
Misse Deane, dans "Vere", Miss Norman, dans  
"Dolly", Miss Moore, dans "La Duchesse de Sou-  
naze", Miss Calahan, dans "Fuschia Leach", etc.

Au vaudeville, figurera, entre autres artistes, M.  
Harry Rich, avec un répertoire de chansons qui amu-  
seront l'auditoire.

MONUMENT NATIONAL

Pour la soirée du 4 mai prochain, qui est donnée au  
bénéfice de M. Gustave Comte et de M. Eug. Morin,  
le directeur a mis à l'affiche *Le Maître de Forges*, le  
célèbre drame de Georges Ohnet, une des plus belles  
productions théâtrales de notre époque. Certes, la  
tâche est lourde pour nos amateurs, mais nous avons  
confiance dans leur étoile et surtout dans leur talent,  
et nous croyons qu'ils sortiront avec honneur de cette  
passe difficile. Nos lecteurs feront donc bien de s'y  
rendre en foule pour apprécier leurs nobles efforts.  
M. Comte est un sympathique chanteur et M. Morin  
un acteur consciencieux qui méritent tous deux l'en-  
couragement du public. Ils ont largement contribué  
aux succès des soirées de famille et nous leur en de-  
vons reconnaissance.

Donc, jeudi soir, allons acclamer ces jeunes artistes.

## LE COUCOU

"Qu'est-ce donc qui te déplaît dans le chant du cou-  
cou ? Pour moi, je le trouve assez doux, [cou ?

Je ne sais ce qu'on peut y trouver à redire."

"Mon enfant, je vais vous le dire :

Dans la voix du coucou, ce qui cause l'ennui,  
C'est qu'il parle toujours de lui."

LOUIS RATISBONNE.



Photo Laprés & Lavergne

LES PRINCES DU COMMERCE. — M. E. LEPAGE

" Pour acquérir l'argent et la célébrité,  
" Empruntons les cent voix de la publicité,  
" A cela tient la réussite."

Pas un homme au Canada n'a mieux compris ces paroles si célèbres et si vraies que notre jeune compa-

triotte, M. E. Lepage. D'un seul bond, il est arrivé à la tête d'un grand commerce, sans crier gare, sans tâtonnements, avec un entrain endiablé et la sûreté des grands princes du commerce qui ont nom Wana-

maker, Stuart et autres, dont la baguette magique fit couler le Pactole.

Pauvre garçon, sans le sou, tombé, un beau matin, sur le pavé de Montréal, il lutta d'abord avec acharnement dans de petites entreprises où il ne fit que passer.

Son heure n'était pas venue.

Depuis, une année à peine écoulée. Il planta résolument sa tente dans un édifice sur lequel planait sans cesse la triste banqueroute. Cet édifice, il le transforma comme par enchantement, il le modernisa et sut en faire un véritable palais de nouveautés où éclatent le triomphe du *go ahead*, le génie des affaires et la bosse de la réclame.

Oui, disons-le, pas un homme en Canada, ne manie la réclame avec plus de succès. Toutes ses annonces sont empreintes de vie, attrayantes par la forme et possèdent une argumentation si serrée, que la conviction de celui qui les lit se forme sur le moment même.

M. Lepage est un homme étonnant. Petit de taille, il fait des choses de géant.

C'est un bourreau de travail. Il décide d'un coup d'œil, exécute tout de la même façon et triomphe de tout sans s'étonner comme d'une chose simple qui doit arriver.

Franchement, nous ne pouvions trouver un sujet plus étonnant, pour commencer la galerie de portraits d'hommes d'affaires et de finances, que nous inaugurons avec la seizième année de notre journal.

Le Purgatoire est l'infirmerie où le bon Dieu envoie les âmes malades.—Curé d'ARS.

Le travail chasse la misère, l'économie l'empêche de revenir.— DE JUSSIEU.

Le paresseux rend l'ouvrage du Créateur inutile dans sa personne : il n'est bon à rien, ni pendant sa vie, ni après sa mort.

Pour purifier  
le sang  
rien n'égale  
Abbey's Effervescent  
Salt.

Du Dr. W. H. Wright, L.R.C.P.I., L.M., M.R.C.S.E.,  
L.S.A.I., officier supérieur de santé, Londres, Angleterre :  
" Notre régime de vie artificiel opère tant de changements dans la qualité du sang qu'il devient fréquemment impur et qu'il tombe aisément en proie aux maladies infectantes et aux désordres de toute sorte. Je recommande fortement de tempérer le système et de purifier le sang, et pour cela je ne connais pas de meilleur remède que votre Abbey's Effervescent Salt."



## DORÉ SUR TRANCHE

I

La chambre où venait de pénétrer Jean Lormel était si étroite qu'il dut se glisser de côté, entre la muraille et le lit, pour arriver jusqu'au chevet de la malade.

— Mère, comment as-tu passé la nuit ? demanda-t-il d'une voix grave, triste et presque protectrice.

— Mieux, mon enfant. Tu ne m'as pas entendue ? Je n'ai pas toussé.

La malade enveloppa son fils d'un long regard d'amour.

— Je constate, dit-il, que tu n'as pas de fièvre ; je vais t'apporter ton déjeuner, et j'irai ensuite au cours.

— Prends le bateau, mon enfant ; tu te fatigues à répéter ces longues courses à pied.

— Sois sans inquiétude, mère.

Il la borda comme il eût fait pour un enfant, redressa l'oreiller, lui prépara son café au lait, et sortit.

Et, dehors, ses yeux s'emplirent de larmes.

Est-ce qu'il allait la perdre ? Est-ce de l'anémie ? Ah ! pauvre mère, usée de travaux et de veilles pour

lui, pour qu'il payât ses inscriptions à l'École de Médecine, pour qu'il devint un homme et pût reconquérir le bien-être qui jadis, du temps de son père, ensoleillait la maison !

Non la maison de pauvre apparence qu'ils habitaient maintenant, rue de l'Assomption, à Passy, grande caserne à locataires, mais un petit pavillon charmant, entre cour et jardin, à Asnières. Même à cette époque, — le jeune homme s'en souvenait, — le père se plaignait souvent de la difficulté toujours croissante qu'on rencontrait dans la littérature et dans les arts pour "joindre les deux bouts." Mais, comme il travaillait sans cesse, ce pauvre père, l'équilibre se maintenait. Tout à coup, après le deuil, la solitude autour d'eux s'était faite. On les devinait dans la gêne. Les amis redoutaient un appel à leur bourse.

Et, peu à peu, la mère de Jean Lormel était tombée dans une inquiétude de corps et d'âme dont les caresses de l'enfant ne réussissaient pas à la distraire.

Elle ne voulait pas encore de lui pour confident, le jugeant trop jeune sans doute pour lui faire partager le poids des soucis.

Puis, un jour un homme sans pitié était venu, et,

malgré les supplications de la veuve, il avait dit ces mots d'une voix dure :

— Je ne puis plus attendre ; payez ou partez.

On était parti, sans les meubles, gages du propriétaire.

Sa mère et lui s'étaient réfugiés dans un appartement d'ouvrier, qu'ils occupaient encore.

Jean avait déjà douze ans. Son intelligence, éveillée par l'éducation maternelle, était surtout sensible au côté sentimental de la vie. Il vibrait comme une femme. Un culte brûlait au fond de cette petite âme, le culte que lui avait enseigné sa mère : l'amour, le respect du mort, et surtout l'admiration pour le talent d'écrivain de celui qui n'était plus.

Et Jean Lormel voyait encore sa mère, lisant, relisant, comme un bréviaire, un livre à lignes inégales, doré sur tranches, en tête duquel, à la main, étaient écrites quelques lignes affectueuses du poète disparu. Ce livre-là n'était plus dans la maison. Oui, ce trésor avait été vendu aussi.

Dans l'affolement de la détresse, sa mère avait oublié de le retirer du coin secret de la bibliothèque où elle



LOUPS DE MER. — Tableau de M. Ancher

le serrait chaque fois, après l'avoir parcouru avec passion.

II

Elle avait souvent parlé à Jean de ce livre perdu ; il comprenait que la plus grande joie qu'il pourrait lui procurer serait de le retrouver, de le rapporter.

Et, dès qu'il eut l'instinct des démarches à faire, des moyens à prendre pour arriver à son but, Jean Lormel ne se lassa pas. Il apprit, hélas ! que la bibliothèque de son père avait été adjugée à un bouquiniste. Ce fut un crève-cœur. Ah ! si elle était tombée entre les mains d'un amateur, à force d'économiser les sous que sa mère lui donnait le dimanche, il aurait réuni la petite somme pour laquelle le nouveau propriétaire attendri lui aurait certainement cédé le livre.

Il ne passait jamais devant un libraire "d'occasion" sans inspecter scrupuleusement tout l'inventaire, et dès qu'il distinguait une reliure à dos rouge, il tressaillait... et il s'en allait une seconde après, la tête pensive, une fois de plus déçu dans sa touchante espérance.

Or un soir, Jean eut un éblouissement.

Entre dix autres reliures que le marchand posait devant lui dans une boîte à deux francs, il reconnut celle

qu'il cherchait depuis cinq ans ! Mais il n'avait pas les deux francs.

Jean Lormel pâlit.

Si quelqu'un enlevait le livre pendant qu'il irait chercher l'argent ! Que faire ? Il s'approcha du marchand, le pria d'accepter sa montre en gage et lui demanda la livraison immédiate du bouquin. Il semblait, craignant un refus.

— Vous passez ici tous les jours, lui répondit l'homme ; vous me paierez demain.

Jean Lormel saisit le livre et se mit à courir dans la direction de Passy.

III

En route, il ne put se retenir d'ouvrir, de feuilleter les pages ; la dédicace l'émut à lui tirer les larmes :

"A toi, la seule aimée, à toi, la mère de mon fils, je dédie ces vers qui chantent ton dévouement, ta pudeur et ta beauté."

Que sa mère allait être heureuse !

Il l'avait quittée bien souffrante le matin même. Quelle émotion il ressentait d'avance de lui offrir cette surprise !

Dans l'escalier, il rencontra le médecin qui descendait.

— Eh bien ? interrogea-t-il anxieux.

Le médecin fit un geste de découragement.

— Est-elle perdue ?

— Mon enfant, je n'ose... me prononcer.

— Ah ! je la guérirai, moi ! s'écrie Jean.

Et il entra dans la chambre de sa mère.

La malade assoupie, ne souleva pas les paupières ; alors Jean s'assit près d'elle et attendit.

Et dès qu'il comprit que sa mère était près d'ouvrir les yeux, il murmura d'une voix grave et douce la dédicace amoureuse :

"A toi, la seule aimée, à toi, la mère de mon fils..."

Mme Lormel se redressa :

— Qui t'a appris ces paroles, Jean ? où les as-tu entendues ?

— Je les ai lues, mère.

— Quand ?... autrefois ?

— Non, aujourd'hui.

— Aujourd'hui !... Aujourd'hui !... Où donc, mon fils ?

Il répondit doucement :

— Là.

Mme Lormel s'empara du livre, le regarda fixement,

baisa les pages avec emportement, puis attirant sur son sein la tête de son grand fils, elle sanglota :

—Merci, mon petit, oh ! merci !

Le lendemain, le médecin, en voyant la malade les yeux vifs et lisant un livre doré sur tranches, qu'elle cacha sous l'oreiller en l'apercevant, crut assister à une résurrection.

Les jours suivants, la convalescence s'accrut. Pendant les absences quotidiennes de son fils, la malade avait une compagne douce et tendre : l'âme du mort qu'elle retrouvait vibrante et aimante en tournant chaque page du petit livre. C'était, avec le souvenir, une jeunesse nouvelle qui la pénétrait.

Et le jeune homme, la voyant sauvée, prenait plus de goût au travail, apportait à l'étude un entrain de bon augure pour les succès futurs.

Ces succès furent prompts ; reçu au concours pour l'internat des hôpitaux, il se fit remarquer par un de ses maîtres déjà vieux qui lui constitua rapidement une clientèle choisie.

Aujourd'hui, le docteur Lormel, en possession d'une notoriété qui confine à la gloire, soigne tout le monde avec passion, en se souvenant de ce principe que le corps n'est jamais bien portant si l'âme est triste.

Et il lui arrive souvent de trouver à ses malades le "livre doré sur tranches" qu'il leur fallait : aux riches, une douce parole, une promesse de longue vie ; aux pauvres, un espoir, quelquefois une aumône et souvent un discret secours.

FERNAND LAFARGUE

C'est faire une bonne action que de tenter d'en faire une.

SCÈNES BOURGEOISES

SCÈNE PREMIÈRE

*Madame.*—Tu sais, Ernest, que le bal de ta société a lieu dans un mois ; et, comme je suis dame patronnesse, il n'est que temps de m'y prendre pour ma toilette.

*Monsieur.*—Fais le nécessaire, le plus économiquement possible, car les affaires sont dures en ce moment. Et surtout, ne décollette pas autant que l'année dernière.

—Pourquoi ça ? N'est-ce pas la mode ?

—Je ne dis pas. Mais à ton âge ! A quarante ans passés et deux enfants, tu sais !...

—Vous oubliez, monsieur mon mari, que j'ai des épaules assez belles pour m'en faire honneur.

—Certainement ! certainement ! Mais si tu veux m'en croire n'en fais voir qu'un peu, le moins possible ! Ça me fera plaisir !

—Mais alors, je n'aurai pas l'air d'être habillée ! je ressemblerai à une grand'maman !

—Oh ! Oh ! Pour une simple observation, voilà les grands mots. Si je dis cela, c'est qu'au bal, j'ai entendu des plaisanteries sur...

—Sur mon compte ?

—Pas précisément, mais sur celui de toutes les femmes mûres, en général, qui... qui...

—Femmes mûres ! femmes mûres ! Et sans doute vous me rangez au nombre ?

—Non pas... Cependant quoique bien conservée, tu n'es plus de la première jeunesse...

—Par exemple !... Et c'est vous, un être de cinquante-cinq ans...

—Tu fais erreur ! 50 ans seulement !...

—Soit ! mais comme vous en paraissez au moins dix de plus, il n'est permis de me tromper.

—Sais-tu que tu finis par m'ennuyer ? Fais voir tout ce que tu voudras, et laisse-moi tranquille.

—Comment ! fais voir tout ce que tu voudras ! Pour qui me prenez-vous ? Vous devriez savoir que je suis une femme respectable !

—Très respectable ! Je suis complètement de ton avis.

—Vous m'insultez maintenant ! Tenez, vous n'êtes qu'un malappris, un grossier personnage, et je n'irai pas à ce bal ! Vous irez seul, si ça vous fait plaisir.

—Moi ! Mais je n'y tiens pas du tout ! Au contraire !

—Et puis, ça vous fera faire des économies ! C'est probablement ce que vous désirez ?

—Tiens ! Je préfère te laisser la place ; fais à ton idée. (Il sort.)

SCÈNE II.—(Madame seule)

*Madame furieuse.*—Parvenu, va ! 2½ h. ! Et moi qui ai pris rendez-vous pour 3 heures ! Il n'est que temps de courir. Lui ferai-je faire un corsage tout en satin recouvert de tulle ? Nous déciderons cela avec elle. Oh ! ces hommes ! Si on les écoutait, on s'habillerait en vieille femme aussitôt mariée.

La charrue, en traçant le premier sillon, a creusé les fondations de la société.

Aux Dames de Montreal,

Les dernières Nouveautés en

Tapis et Prélarts

A Petits Prix Incroyables !

Riches Dessins.

Riches Qualités.

Mesdames,

Il est d'usage au printemps de donner au logis une toilette toute neuve et toute fraîche. Il faut, dans un but de santé et de confort, poser le tapis neuf et accrocher le rideau sain, qui remplacent les vieux dans lesquels se sont accumulés durant l'hiver très long une foule d'éléments nuisibles à la santé.

"Ce renouvellement coûte très cher," répondez-vous ! Non, Mesdames, tout au contraire, il vous coûtera très bon marché, si vous êtes au courant de nos offres.

Nous avons une légion de marchandises achetées dans des occasions exceptionnelles et que nous vendons dans un but de réclame, avec le plus léger profit. Notre département de Tapis, Prélarts et Rideaux surtout abonde de "Bargains" incroyables et tels qu'on n'en trouve dans nul autre magasin.

Tous les Genres de

Rideaux et Portières

Des Meilleures Fabriques

à 250/0

Meilleur marché que partout ailleurs !

Mesdames, venez voir, c'est là tout ce que nous vous demandons.

LETENDRE & ARSENAULT,

No 1493 Rue Sainte-Catherine, près de la rue Wolfe.

UN CONSEIL AUX FEMMES.

AU JOUR DE GRAND LAVAGE ET DE NETTOYAGE

..EMPLOYEZ LA SILVERINE..

Aucune tache, aucune saleté ne résiste à l'action de la SILVERINE, et ce sans détériorer le linge, les meubles et les prélarts, et sans danger aucun pour la personne.

La SILVERINE est absolument hygiénique et c'est la plus recommandable de toutes les préparations du genre. Un bol à thé de SILVERINE dans une bouilloire d'eau suffit à faire un lavage considérable, sans fatigue aucune.

SILVERINE COMPANY, 1427 Rue STE-CATHERINE.

Tél. Bell, Est 836.

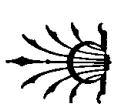
On a besoin de représentants responsables pour les différentes villes du Canada.



## Encore des Bargains !

C'est le moment d'en profiter. Nous liqui-  
dons le plus possible afin de n'avoir pas à  
déménager notre stock

### d'Ameublements

 de Chambres à Coucher,  
Salles à Manger,  
Boudoirs, Salons, etc.

Prix excessivement réduits !

♦♦♦♦

La semaine prochaine nous déménagerons  
dans nos nouveaux magasins, 1552-1554, rue  
Sainte-Catherine, où nous exposerons nos  
Nouveautés en Ameublements du Printemps.

♦♦♦♦

**N. G. Valiquette**  
1575, Ste-Catherine, Montréal

## Photographie

Nouvel Atelier ! Nouvelle Photographie !

Nouveau procédé de papier sensible illustré em-  
ployé exclusivement en Canada par M. Archambault. Spécialités de groupes de familles, de  
sociétés ou de clubs. Bijouterie en photogra-  
phies, telle que boutons de manchettes, loquets,  
épinglettes, emblèmes, insignes de sociétés, etc.,  
depuis 25c à \$1.50, chez

**Archambault..**

M. Archambault a son atelier rue Notre-Dame,  
No 2204, mais il va déménager au

**No 2192 rue Notre-Dame,**

à son nouvel atelier moderne, ayant la lumière la  
plus grande et la plus parfaite en Amérique.

### ATELIER NOUVEAU—PHOTO- GRAPHIE NOUVELLE

M. H.-E. Archambault, qui n'a pas  
son maître dans l'art photographique,  
est en train de s'installer un vaste et  
superbe atelier de photographie, à quel-  
ques portes de son atelier actuel. Ce  
sera le plus bel établissement du genre  
en Canada, et sa lumière sera, dit-on, la  
plus grande et la plus parfaite en Amé-  
rique.

Etabli à Montréal, depuis 1868, après

plusieurs années d'études aux Etats-  
Unis, M. Archambault, est l'un de ceux  
qui possèdent le mieux tous les secrets  
de son art.

A toutes les spécialités de la pho-  
tographie que M. Archambault exerce  
avec tant de succès, il vient d'en ajouter  
une nouvelle : c'est le procédé de papier  
sensible illustré, appelé à la plus grande  
vogue.

M. Archambault est le seul photogra-  
phe en Canada, qui fasse cette nouvelle  
spécialité.



Photo Laprés & Lavergne.

### L'ARTISTE LE PARISIEN LE CYRANO

Cette gravure représente trois modèles de chapellerie parisienne, des petits  
chefs-d'œuvre d'élégance exécutés dans les salons de mode de Mlle Eva Routhier,  
1777, rue Sainte-Catherine, salons si achalandés par toutes nos élégantes Mon-  
tréalaises.

### VOTRE ENTOURAGE

Un conseil donné à temps vaut souvent  
une fortune. Si quelqu'un de votre entou-  
rage se trouve atteint de rhume, toux,  
grippe ou bronchite, faites-lui prendre  
du *Baume Rhumal*.

—Les marines du monde entier em-  
ploient 1,696,000 hommes.

—Il est plus facile à un célibataire de  
se dire heureux qu'il ne l'est de le prou-  
ver.

### BIEN RECOMMANDÉ

Dans les affections persistantes de poi-  
trine, comme dans le traitement des bron-  
chites chroniques, le *Baume Rhumal* est  
recommandé comme supérieur à tous les  
remèdes existants.

### LIBRAIRIE FAUCHILLE

1712 rue Sainte-Catherine

MONTREAL

Correspondant de tous les journaux fran-  
çais. Nouvelles revues artistiques tels que la  
Pauvra, Paris la nuit, Paris s'amuse, Paris  
instantané, Le Salon, Le Livre d'amour, à 25c  
chaque exemplaire. L'Exposition de 1900, heb-  
domadaire 15c. Modes françaises à 5c avec pa-  
tron et paraissant toutes les semaines.—2

### ...TRAITEMENT DOMESTIQUE...

Contre l'Ivrognerie

Nous guérissons plus de patients que ne le  
fait n'importe quel remède au monde contre  
l'abus des liqueurs. C'est parce que nous trai-  
tons nos patients à domicile, épargnant par là,  
du temps, des dépenses et l'obligation d'aller  
se faire traiter publiquement dans un institut,  
parce que nous ne donnons pas d'injections  
hypodermiques dont les efforts sont si funes-  
tes, et que nous donnons des toniques efficaces ;  
parce que nous ne faisons pas seulement dispa-  
raître le désir de boire, mais que nous guéris-  
sons les maladies causées par l'abus des li-  
queurs enivrantes.

Avec notre système de correspondance,  
chaque patient reçoit un soin et des instruc-  
tions privément. Nous avons reçu, d'hommes  
distingués et bien vus dont l'influence ne s'a-  
chète pas, de meilleures recommandations que  
l'en a jamais reçu n'importe quel remède de  
l'univers. Parmi ces personnes qui recomman-  
dent si hautement notre traitement se trou-  
vent le Rév. E. Strubbe, vicaire de Ste-Anne,  
le Rév. J. A. McCallen, de St-Patrice, le Rév.  
Canon Dixon, recteur de St-Jude ; le Rév. M.  
Taylor, pasteur du Centenary Methodist  
Church. Renseignements et traité sur l'alcoo-  
lisme envoyés gratuitement sur demande dans  
une enveloppe cachetée ordinaire. Adressez :  
THE DIXON CURE CO., 40 AVENUE DU  
PARC, MONTREAL.

POUR CHAPELETS DES RR PP.  
Croisiers, médailles et petits chapelets de St-  
Antoine. Timbres-poste oblitérés, écrire à  
Agence de l'Ecole Apostolique de Bethléem,  
153, rue Shaw, Montréal.

## LE SOUPER EST, assurément, INDISPENSABLE

et la question qui se pose est celle-ci : Doit-on manger, boire, ou s'en  
priver, considérant le souper comme un rafraîchissement tardif ?

**On doit  
se priver**

De tout ce qui n'est pas conforme aux simples  
règles hygiéniques suivantes :

**On doit  
Manger**

Ce qui s'assimile vite et ne surcharge pas les organes  
digestifs durant la nuit.

**On doit  
Boire**

Seulement ce qui provoque un sommeil réparateur,  
sans répression réactionnaire le matin.

# BOVRIL

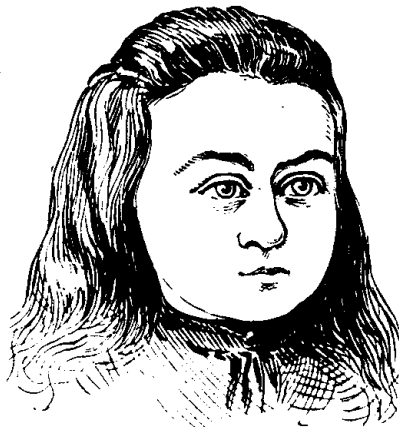
# Mlle MELINA ARCHAMBAULT

Ne pouvait même boire d'eau, elle étouffait. — La faiblesse était la source de toutes ses souffrances

Elle raconte elle-même sa maladie et comment elle s'est complètement guérie

Les mères devraient être bien attentives à surveiller l'état de santé de leurs jeunes filles, car l'époque où elles passent de l'enfance à l'état de jeunes filles, décide bien souvent du bonheur de toute leur vie. Pour prévenir tout ce que ce changement pourrait avoir de préjudiciable pour vos jeunes filles, faites-leur prendre les Pilules Rouges du Dr Coderre. Si vous voyez vos jeunes filles se fatiguer aisément; si elles ont de l'aversion pour l'exercice, pas d'appétit, une digestion mauvaise; si elles sont épuisées le soir et si elles se réveillent le matin aussi fatiguées que la veille, si vous les voyez pleurer, leurs yeux se cerner, être toujours tristes et découragées et n'ayant de goût et de courage, pour rien, mères faites bien attention, car vos jeunes filles souffrent et préfèrent endurer plutôt que de cacher la nature de leur maladie; donc, c'est à vous, mères de famille à les prévenir.

Si vous voulez que vos jeunes filles deviennent fortes, en santé, joyeuses et heureuses, voyez à ce qu'elles suivent l'exemple de Mlle Archambault, faites-leur prendre les Pilules Rouges du Dr Coderre, c'est le seul remède qui guérit toutes les maladies des femmes et des jeunes filles. Mlle Melina Archambault dit: "Il est impossible de décrire les souffrances que j'ai endurées depuis un an. La cause de ma maladie était la faiblesse de sang. J'étais toujours pâle comme une morte. Presque tous les jours j'avais de fortes attaques de battements de cœur, je ne digérais absolument rien et j'avais l'estomac si faible et si malade que je ne pouvais rien prendre, j'étouffais, tout me restait sur l'estomac et augmentait mes souffrances. Une amie de ma mère, Mme Ferland, lui ayant conseillé de me donner les Pilules Rouges du Dr Coderre comme le seul remède pouvant me guérir, sans retarder, maman m'en acheta et je commençai à les prendre fidèlement. Je n'aurais jamais cru qu'un remède put être si puissant et si prompt à agir. Aujourd'hui, je ne suis plus



Mlle MELINA ARCHAMBAULT

la même, je ne ressens pas la moindre indisposition. Je vais à l'école assidûment, je suis grasse, mon appétit est bon, je ne souffre plus de faiblesse féminine, ni de ces vilaines douleurs dans l'estomac. Maman est si heureuse de me voir si bien, qu'elle me permet de faire publier ma guérison afin, par là, d'aider d'autres jeunes filles malades à se guérir en prenant les Pilules Rouges du Dr Coderre." Mlle Melina Archambault, 493 Beaudry, Montréal. Le portrait, le témoignage et l'adresse que nous publions sont toujours ceux qui nous ont été donnés au temps du témoignage, s'il arrivait que vous ne puissiez trouver ces personnes pour cause de déménagement, écrivez-nous et nous ferons tout notre possible pour vous mettre en communication avec elles; tous nos témoignages sont publiés par le consentement des femmes qui nous les donnent après avoir été guéries par les Pilules Rouges du Dr Coderre. Si vous souffrez depuis long-

temps, votre maladie est d'autant plus difficile à guérir; ne prétendez pas qu'avec une seule boîte de Pilules Rouges du Dr Coderre vous puissiez vous guérir; prenez-en assez pour leur donner une chance d'agir.

Ayez bien soin d'observer les règles hygiéniques que vous trouverez sur chaque circulaire qui entoure la boîte de Pilules Rouges du Dr Coderre; en même temps, consultez nos médecins spécialistes, écrivez-leur une description complète de votre maladie, vous pouvez les consulter absolument pour rien. Si vous les préférez écrivez-nous pour un blanc de questions pour traitement, nous en envoyons pour rien à toutes les femmes malades qui en font la demande. Adressez toutes vos lettres: DÉPARTEMENT MÉDICAL, BOÎTE 2306, MONTRÉAL. Les femmes et les jeunes filles préférant consulter nos médecins spécialistes à nos bureaux peuvent les voir tous les jours, au No 274 rue St-Denis, Montréal, de 10 heures a.m. à 5 p.m. Ces consultations à nos bureaux sont absolument gratuites.

En garde contre les pilules rouges que l'on vous offre à la douzaine, au cent ou à 25c la boîte. Ces pilules rouges ne sont pas les véritables Pilules Rouges du Dr Coderre, ce sont des imitations. Refusez-les. Un grand nombre de ces imitations contiennent des drogues dangereuses. Les Pilules Rouges du Dr Coderre sont toujours vendues en petites boîtes de bois contenant 50 pilules rouges. Jamais autrement. Si votre marchand ne les a pas, envoyez-nous 50c. en timbres pour une boîte, ou \$2.50 par lettre enregistrée ou mandat-poste pour six boîtes. Une boîte de Pilules Rouges du Dr Coderre coûtant 50c dure plus longtemps qu'aucun remède liquide que vous payez une piastre. Nous les envoyons au Canada et aux États-Unis, pas de douane à payer. Ayez soin de donner votre adresse complète afin d'éviter tout retard. Adressez: CIE CHIMIQUE FRANCO-AMÉRICAINNE, MONTREAL, CAN.

Dans  
**2 ou 3 Jours**  
Nous  
Transporterons

## Notre Magasin

Dans le  
**Vaste Local**

Occupé jusqu'à  
présent par le

Syndicat de Montréal

Au coin des rues

## Ste-Catherine et Amherst

En outre de  
notre  
immense stock  
nous allons  
y emmagasiner  
toutes  
les dernières

## Nouveautés d'Été

Il y aura à  
cette occasion de  
grands et  
superbes étalages  
et  
une masse  
de

## Grands Bargains

Il est donc de  
votre intérêt d'at-  
tendre notre ou-  
verture avant de  
faire vos achats  
d'été.

## Archambault Freres

Coin des rues

Ste-Catherine

et

Amherst

Heures de Bureau :  
de 9 h. a.m. à 6 h. p.m.

Tel. Bell  
Main 2452.

**VICTOR ROY, THEO. DAoust,**

ARCHITECTES,

Experts, Membres A. A. P. Q.

103 rue St-FRANÇOIS-XAVIER, Coin rue Notre-Dame

MONTREAL.

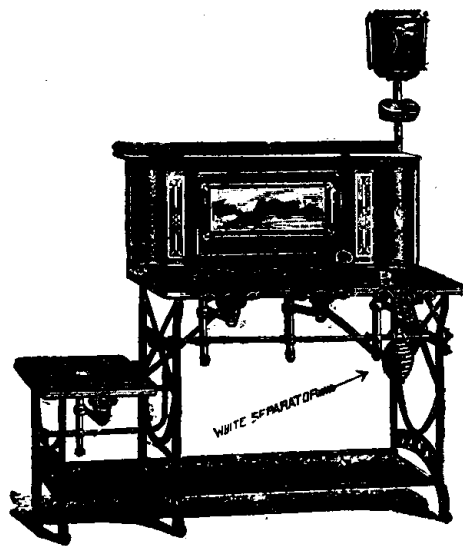
**UN PRÊTRE**  
de Rome a TROUVÉ le SECRET de GUÉRIR  
ANÉMIE — DÉBILITÉ GÉNÉRALE —  
DYSPEPSIE — MANQUE D'APPÉTIT  
FIEVRES — ÉPUISEMENT etc., avec les  
**PILULES ANTONIO**  
toniques, dépuratives, reconstituantes. 2 fr.  
Ph<sup>ie</sup> MALAVANT, 19, r. des Deux-Ponts, PARIS  
Dépositaire à Montréal: ARTHUR DÉCARV.

**LAPRÈS & LAVERGNE**  
**Photographes**  
No 360 RUE ST DENIS  
COIN ONTARIO  
MONTREAL P.Q.  
BUREAU TEL. MARCHANDS 843  
BELL EST 1283 RESIDENCE TEL. BELL EST 1743

**ST-NICOLAS** journal illustré pour garçons et filles, paraissant le jeudi de chaque semaine. Les abonnements partent du 1er décembre et du 1er juin. Paris et département, un an: 18 fr.; six mois: 10 frs, Union postale un an: 20 fr.; six mois: 12 fr. S'adresser à la librairie Cha Delagrave, 15, rue Soufflot, Paris, France.

## Poêle à Gazoline "Insurance"

Le seul Poêle à Gazoline qui soit absolument sans danger.



La belle saison va bientôt venir égayer nos foyers. Vous pensez déjà à la villégiature; mais ce qui vous fait horreur c'est la pensée de transporter cet immense poêle de cuisine qui changera l'air frais de votre maisonnette en une chaleur tropicale! S'il en est ainsi, coupez court à cette anxiété et venez voir nos magnifiques poêles. Si vous négligez vous aurez à vous blâmer, puisque vous pouvez vous procurer, à bon marché, un de nos poêles "INSURANCE" qui vous donnera entière satisfaction. Il vous épargnera 50% de combustible et ajoutera au confort de votre demeure. Notre poêle à Gazoline "INSURANCE" donne toute sa chaleur à vos marmites au lieu de la répandre dans la maison.

Notre stock est le plus complet et le plus varié du Canada.

Branche Canadienne:

## Hogue & Amesse

Agents Généraux

No 1818 rue Ste-Catherine, Montréal.

Téléphone Bell, Est, 1525.

N. B.—Nous vendons de la Gazoline de première qualité seulement. On demande des personnes responsables pour nous représenter dans tous les villages et villes de la province. Demandez nos catalogues illustrés.



**HOMMES FAIBLES**



jeunes et vieux—Guérison permanente, assurée, de perte de vitalité—faiblesse, impotence, débilité, perte de mémoire, etc. 25 ans de succès en Europe. Ecrivez pour votre livre "Hommes Faibles," gratis sur demande.

**PASTILLES du Dr. JEAN**

\$1.00 le flacon. Par la malle, cacheté, franc de port  
Seuls dépositaires : **Gle Médicale du Dr. Jean**  
Adressez : B. Poste Boite 187, Montréal, Can

En vente chez A. DECARY, coin Sainte Catherine et Saint Denis ; B. E. McGale, 2123 Notre-Dame ; C. O. Dacier, coin Saint-Denis et Duluth ; Jos. Contant, 1475 Notre Dame.

**L. J. A. SURVEYER**  
6, rue St-Laurent.

QUINCAILLERIE, USTENSILES DE CUISINE, OUTILS, COUPELLERIE, &c.

SPECIALITES DU PRINTEMPS !

OUTILS de JARDINAGE, ESCABEAUX, BALAIS A TAPIS, TORDEURS ET MOULINS A LAYER, COLLIERS DE CHIENS.

RASOIRS SURVEYER



★ VIN ★  
**ST-LEHON**

◆◆◆  
Naturel,  
Tonique,  
Stimulant.

◆◆◆  
En vente dans les meilleures pharmacies.

**LAPORTE, MARTIN & CIE,**

Seuls agents au Canada.

**Corsets..**

Vous aurez le confort en vous faisant mesurer par nos célèbres corsets. Coupe parfaite. Toujours en tocks les

**R. G. - P. D. - D. A.**  
FERRISS, Etc., Etc.

**C. J. GRENIER**

2310 Ste-Catherine, Près Mansfield.  
1613 Ste-Catherine, pte de la rue St-Hubert

**MALADIES DE LA PEAU**

Rifle, Eczéma, Mal de Barbe, Plaies, etc., guéris en peu de temps par la **Pommade Antiseptique du Dr Rameau**. Ce remède infailible, préparé d'après la méthode préconisée par le célèbre Pasteur, est absolument inoffensif et réussit toujours. Nous ferons voir avec plaisir de nombreux certificats constatant la suprême efficacité de la **Pommade Antiseptique du Dr Rameau**. Entre autres, un cas de Rifle de dix ans, guéri en quatre jours, et une foule d'autres. Envoyée par la poste sur réception de \$1.00. J. E. W. LECOURE, PHARMACIEN, COIN DES RUES CRAIG ET BONSECOURS, MONTRÉAL.

Un bienfait pour le beau sexe

Aux Etats-Unis, G.-P. de Martigny, Manchester, N. H.



Poitrine parfaite par les **Poudres Orientales**, les seules qui assurent en 3 mois le développement des formes chez la femme et guérissent la dyspepsie et la maladie du foie  
Prix : Une boîte, avec notice, \$1.00 ; Six boîtes, \$5.00.  
Dépôt général pour la Puissance :

**L. A. BERNARD,**

1882, rue Saint-Catherine, Montréal

**U. PERREAULT**

— RELIEUR —

No 40, Place Jacques-Cartier, Montréal

Spécialités : Reliure de Bibliothèque, Reliure de Luxe, Livres, Blancs, Reglage, Etc.  
Relieur pour **LE MONDE ILLUSTRÉ**. L'équipage le plus complet et le plus nouveau de la ville.  
Une visite est sollicitée.

Un prix spécial aux Communautés

3029 NATIONAL LIBRARY  
80-11-07



LIQUEURS ET ELIXIR VEGETAL

DE LA

**GRANDE CHARTREUSE**

EN VENTE

Chez tous les Importateurs de Vins et Liqueurs, Epiciers en gros et en détail.

SE MÉFIER DES CONTREFAÇONS.

SEUL AGENT AVEC MONOPOLE POUR LE CANADA :

**La Compagnie d'Approvisionnements Alimentaires (L.tée)**

242, 244 et 246, rue Saint-Paul Montréal.

Accords de Pianos ... par M. J. Rivet

20 années chef du département des accords à la maison L. F. M. Pratte & Cie  
S'adresser chez **M. J. A. BOUCHER**, Marchand de Musique, 1622 Notre-Dame.  
PHONES : Bell Main 1850 ; March. 457.

**Exposition**

**d'Admirables Chapeaux de Paris,**

Tels que le Cyrano, le Parisien et l'Artiste, chez

**Mlle EVA ROUTHIER,**

No. 1777, Rue Ste-Catherine.

35 ANS D'EXPERIENCE

**ARMAND DOIN**

1584 Rue Notre-Dame

Assortiment Extraordinaire de Chapeaux !

Chapeaux dur et mou depuis 75c en montant.

Pas de charge extra pour faire les chapeaux de Soie et Pull-Over. Prix réduits.

**ARMAND DOIN**

1584 Notre-Dame

**Le Petit Windsor**



Restaurant des Gourmets  
101, RUE ST-LAURENT

**JOS. POITRAS, Prop.**  
**A. CLOUTIER, Gérant**

OUVERT DE JOUR ET DE NUIT.

Abonnez-vous au **MONDE ILLUSTRÉ** : le plus complet des journaux illustrés du Canada. Douze pages de texte et quatre pages de gravures chaque semaine

NOUVELLE

**Librairie Française**

1632 RUE STE-CATHERINE

Entre les rues Labelle et Saint-Hubert

**JULES PONY, Propriétaire**

Les amateurs de littérature française trouveront à ce nouvel établissement, un choix complet d'œuvres françaises les plus nouvelles, les plus amusantes et les plus variées parues jusqu'à ce jour et à des prix très modérés. Aussi journaux français illustrés, artistiques et comiques, ainsi que revues périodiques, etc. Une visite est sollicitée.

**DR BERNIER**

DENTISTE

60, rue Saint-Denis,

MONTRÉAL

**"La Presse"**

TOUT le monde lit le grand journal parce qu'il satisfait, instruit, intéresse et amuse tout le monde.

La plus forte tirage

au Canada, sans exception.

CIRCULATION

**66,304**

COPIES PAR JOUR

Seize millions de lecteurs par année.

J'ai fait usage du Purificateur Tonique du Dr Lussier en 1884, pour une sévère attaque de rhumatisme inflammatoire. Ce remède m'a complètement guéri. Depuis ce temps nous en faisons usage dans la famille dans tous les cas de dérangements et nous nous en trouvons bien. Je considère ce remède supérieur en tout ce que je connaisse et indispensable dans chaque famille.  
Antoine Plante dit Sauvé,  
St Louis de Gonzague.

**LA NOUVELLE REVUE**

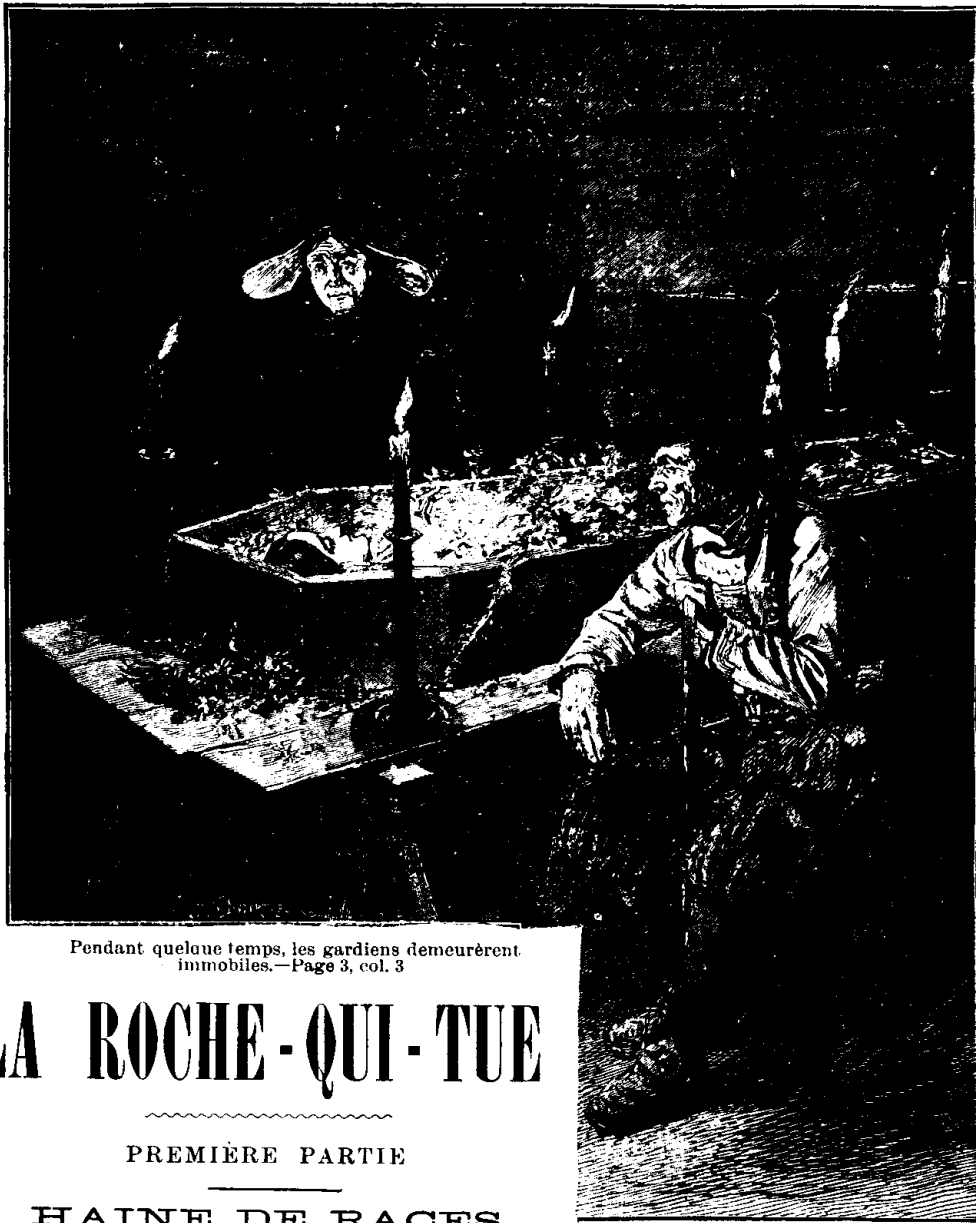
28, Rue Richelieu, Paris

Directrice : Mme Juliette Adam

PARAIT LE 1er ET LE 15 DE CHAQUE MOIS

Un an 6 mois 3 moi  
ABONNEMENT { Paris et Seine 50f 26f 14f  
Départements 56f 29f 15f  
Etranger... 62f 32f 17f

On s'abonne sans frais : dans les bureaux de poste, les agences du **Credit Lyonnais** et celles de la **Société générale**, de France et de l'Etranger.



Pendant quelque temps, les gardiens demeurèrent immobiles.—Page 3, col. 3

## LA ROCHE-QUI-TUE

PREMIÈRE PARTIE

### HAINE DE RACES

I

LA MORTE EN BLANC

Nuit d'hiver, sombre et glacée. Le vent soufflait par rafales, poussant à la côte des vagues lourdes qui semblaient rouler des pierres, tant leur sinistre heurt faisait crier les galets de la grève. Elles portaient des glaçons ; car, depuis une semaine, c'était le même vent qui rongait les bords de la Manche, de l'Aber-Vrach à la baie de Cancale.

Dans les champs, les arbres ployaient leurs longs squelettes, et les branches des peupliers balayaient les routes désertes. Il y avait dans le ciel et sur la terre comme une communauté d'épouvante.

Au versant des coteaux qui bordent le val du Douaron, un manoir se montrait, à moitié caché par un bois en ce moment sans feuilles, et, dans la grande salle basse du manoir, réchauffée par un large feu de bûches, quatre personnes assises devant la cheminée s'entretenaient à mi-voix, avec un accent de profonde tristesse.

— Les temps sont durs, monsieur le Comte, disait un grand vieillard à cheveux blancs, vêtu à la manière des paysans riches, c'est-à-dire portant la veste de drap bleu sur un gilet à boutons d'argent, et la culotte de même étoffe, reliée par des guêtres de cuir à de fortes chaussures ferrées.

— Oui, Joël, les temps sont durs, répondit celui qu'on nommait "monsieur le Comte." Il se prépare de terribles choses. Moi qui rentre de Paris, j'y vais retourner sous peu, car le roi a besoin de tous ses fidèles.

— Allez-vous donc me laisser seule encore, Roger ? demanda avec inquiétude une jeune femme à l'aspect

fatigué, qui se souleva dans un large fauteuil de tapisserie.

— Il le faudra bien, ma pauvre amie, répondit le comte. C'est surtout dans le péril que la place d'un gentilhomme français est auprès de son roi.

— Nous sommes de Bretagne, nous, grommela la voix un peu rude du quatrième personnage.

Celui-ci était un gars de vingt-cinq à trente ans, court, d'une carrure énorme, mais d'une figure empreinte de bonté malgré l'aspect farouche de ses traits énergiques.

— Raison de plus pour être fidèles, Vonic, dit encore le comte.

Et brusquement, d'un organe saccadé il raconta les principaux événements de cette terrible année 1789, depuis la date du 5 mai : la convocation des Etats Généraux, bientôt proclamés Assemblée Constituante, le serment du Jeu de paume, la prise de la Bastille, la nuit du 4 août qui avait vu abolir les privilèges, le conflit entre la Cour et l'Assemblée, le roi et sa famille ramenés de Paris à Versailles par la foule affamée.

Capitaine aux gardes-françaises, le jeune comte de Plestin avait vu de près tous les événements dont il parlait. Sa compagnie avait même été l'une des premières à épouser la cause de la Révolution. Elie et Hullin, qui s'étaient fait remarquer à l'attaque de la Bastille et avaient cherché à sauver l'infortuné de Launay, étaient de la compagnie de M. Plestin.

Il narrait toutes ces choses en homme las et découragé, blâmant la faiblesse du pouvoir, tout en reconnaissant le bien fondé des réclamations populaires. Et ses auditeurs attristés penchaient le front sous les prévisions menaçantes que sa parole évoquait à leurs yeux.

— Vous êtes lasse, Aude, dit Roger à la jeune femme. Ne prolongez pas votre veille.

— Je vous possède depuis si peu de temps, mon

ami, répondit-elle, et pour si peu de temps, que je tiens à prolonger mes journées auprès de vous."

Elle murmura ces paroles avec une inexprimable tendresse.

Il crut y démêler une vague amertume, quelque chose qui ressemblait à un reproche.

— Dieu m'est témoin, Aude, murmura-t-il, que je passerais toute ma vie près de vous et de notre enfant ; mais, hélas ! je prévois des jours sombres, plus terribles que nous ne pouvons les prévoir peut-être, et je me dispose à faire mon devoir jusqu'au bout."

La jeune comtesse soupira.

— On s'est beaucoup remué, ces jours-ci, à Morlaix, dit-elle. Il est venu des gens de Brest, qui ont fait entendre de singuliers discours aux paysans. Hier, une troupe d'hommes de mauvaise mine a passé devant le manoir en proférant des menaces.

— Ils n'ont pas dit grand-chose, Madame, fit Joël. Yvon et moi, nous nous sommes avancés vers eux, et, dame ! ils ont vu à notre air que nous n'entendions pas de cette oreille-là.

— Non, ajouta Yvon, ils n'avaient pas le cœur bien solide. Nous leur avons rappelé qu'il ventait fort sur la grève et que c'était un temps malsain pour ceux des villes.

Et le colosse riait d'un rire sans éclats, comme pourrait rire un lion.

— Mon bon Joël, mon bon Vonic, prononça la comtesse, vous êtes braves et forts tous les deux. Je ne crains rien sous votre garde. Mais il faut veiller tout de même. Vous savez les nouvelles de France. En bien des endroits on a tué les seigneurs et brûlé les châteaux."

En ce moment le lourd marteau de la porte donnant sur la cour intérieure fit résonner son choc sourd, emplissant la maison d'un bruit sinistre.

On entendit l'aboi guttural de Rutsud, le chien de garde, qui dormait dans la cuisine. Les quatre interlocuteurs tressaillèrent, et la jeune femme, toute à ses pensées d'épouvante, se pressa dans les bras de son mari.

Un second coup aussi violent retentit.

— Qui peut venir à pareille heure ? questionna-t-il vaguement.

Joël et Yvon avaient couru jusqu'à la cuisine, où déjà l'une des servantes, endormie au coin du feu, venait de secouer son sommeil et interrogeait, sans ouvrir la porte, le nocturne et bruyant visiteur.

Car, en effet, rien n'était moins rassurant que ce coup de marteau à pareille heure.

Depuis que la Révolution, brusquement déchaînée par les lois nouvelles que promulguait l'Assemblée, emplissait la France d'un souffle de liberté, les malandrins de toute envergure se donnaient carrière, ainsi qu'il arrive toujours dans les jours de trouble.

En Lorraine, en Champagne, en Provence, en Bourgogne, en Languedoc, des châteaux avaient été assiégés, mis à sac, brûlés. Une jacquerie, qui se recrutait parmi les pires éléments populaires, s'efforçait d'entraîner le peuple à la violence, mettant dès lors une ombre sanglante sur le soleil levant des temps nouveaux.

En Bretagne, aucun événement de ce genre ne s'était produit encore. Mais l'universelle fermentation y grondait, préparant par une terreur latente les esprits à la lâcheté et aux fureurs des convoitises criminelles.

Cependant Vonic et Joël soutenaient les questions de la servante.

Une voix vint du dehors, criant :

— Ouvre sans crainte, Yvon. C'est moi, Julot. Il faut que je voie monsieur le comte."

En un clin d'œil, la lourde barre de fer qui verrouillait la porte fut enlevée. Le nom de Julot avait suffi.

Ce Julot était le garde-chasse des sires de Plestin. Il était d'une longue lignée de fidèles serviteurs. Ancien soldat de la guerre de Sept ans, il n'était plus jeune. Mais on le savait brave et incapable de la moindre inadvertance dans son service.

De la salle, M. de Plestin et sa femme avaient entendu le bref dialogue.

Le comte s'avança jusqu'au seuil de la cuisine.

« Entre, Julot, et dis-nous ce qui t'amène. Il est plus de onze heures, mon gars. »

Le garde-chasse porta la main à son bonnet de loutre et salua respectueusement.

Il entra dans la grande salle, suivi des deux serviteurs et de la domestique.

« Il neige donc ? s'écria Mme de Plestin, en désignant la peau de mouton du garde, sur la laine de laquelle des taches blanches se fondaient rapidement à la chaleur du foyer.

— Faut croire, notre Dame, répondit Julot. Mais, vrai, je n'en savais rien.

Le garde-chasse était pâle. Sa voix était haletante et ses traits bouleversés.

« Comment ! essaya de plaisanter le comte, tu ne t'étais pas aperçu qu'il neigeait ? Que t'arrive-t-il donc pour te retourner l'esprit à ce point, à toi qui as vu Minden et frotté les Anglais et les Prussiens à Closter-Seven ? »

Il ajouta, plus sérieusement cette fois :

« Est-ce que tu as appris quelque chose de fâcheux aujourd'hui ? Des nouvelles de Paris ? Est-ce que le roi... ? »

Julot secoua la tête d'un mouvement négatif. Puis quand il eut recouvré son haleine :

« Notre Monsieur, je ne pense guère au roi ni aux Prussiens, cette nuit, je vous assure.

— Mais alors, qu'est-ce qui te bouleverse ainsi, mon brave Julot ? fit à son tour la comtesse.

— Ah ! notre Dame, c'est affreux ! »

Et de rechef la voix s'étrangla dans la gorge de l'ancien soldat. Il tomba plus qu'il ne s'assit sur la chaise que lui tendit avec affection la jeune femme.

« Voyons, reprit Roger de Plestin, repose-toi et tu nous diras la cause de ce trouble. »

Tout le monde, anxieux, considérait le garde-chasse. D'autres témoins étaient accourus, la femme de chambre de la comtesse, les valets de ferme achevant de se rhabiller, les paupières gonflées de sommeil.

Enfin Julot recouvra ses esprits et son souffle pour tout de bon, et put parler.

« Monsieur le comte, commença-t-il, écoutez-moi bien. Je ferai vite et après vous viendrez avec moi. Voici ce qui m'est arrivé :

« J'étais allé, malgré le vent, à l'affût du côté du ruisseau, parce que, vous savez, il y a par là des gens qui ne se gênent pas pour venir braconner sur vos terres. Il faisait un froid de chien, et j'avais peine à tenir mon fusil. Ça brûlait mes doigts à travers les gants.

« Tout d'un coup j'entends dans l'éloignement le roulement sourd d'une voiture. Il était nuit et le bruit s'approchait lentement. Je ne sais pas pourquoi ce bruit me parut singulier. Vous savez qu'à dix heures du soir, tous les gens de par ici sont couchés.

« De plus, à cet endroit-là, il y a tout juste un sentier pour les charrettes des charbonniers, et elles y viennent tous les trois mois. Or, ce n'était pas le bruit que fait une charrette. Il y avait bien deux chevaux, dont j'entendais le trot croisé, et le grincement était celui d'un carrosse.

— Un carrosse ? interrompit Vonic en riant. C'était le chariot de la mort.

— Ne ris pas, Yvon. Ça, je l'ai pensé avant toi, mais pas pour en rire, tu peux me croire.

« Voilà donc, Monsieur le comte, que je me cache dans un buisson, et tout d'un coup, lorsque je la croyais encore loin, je vois la voiture à vingt pas de moi, sortant d'une espèce de brouillard, avec ses lanternes allumées.

« Je me jette sur le ventre, serrant toujours mon fusil, et j'attends que l'équipage soit passé.

« C'était une berline de voyage avec une malle derrière, traînée de deux fortes bêtes qui n'étaient pas de chez nous.

« Elles firent encore quelques pas, deux ou trois tours de roue, et, de l'intérieur, une voix cria au cocher :

« Arrêtez ici. »

Mme de Plestin avait repris son siège et écoutait de toutes ses oreilles.

Le comte, lui, avait aux lèvres un vague sourire d'incrédulité.

« Julot, demanda-t-il, es-tu bien sûr de n'avoir pas rêvé ? »

Le garde-chasse comprit l'allusion.

« Monsieur le comte, répondit-il avec fierté, c'est vrai que je bois quelquefois, mais jamais dans le service. »

Roger de Plestin lui tendit la main, que le vieux soldat serra avec émotion.

« Je n'ai pas voulu t'offenser, mon bon Julot. Continue ton histoire. »

Le garde reprit :

« Quand je vis que j'avais affaire à des vivants, je me relevai à moitié, et je pus regarder sans être découvert.

« Or, voici ce que je vis :

« Trois hommes sortirent de la voiture, habillés de noir et ayant des masques sur la figure.

« Ils en retirèrent des pioches et des bèches, examinèrent le sol avec une lanterne ; puis, revenant à la berline, ils en tirèrent aussi une grande toile qu'ils étendirent. Alors tous les trois se mirent à l'ouvrage et, sur un espace de plus d'une aune en carré, enlevèrent soigneusement les mottes de terre avec l'herbe qu'elles portaient. Ils placèrent ces mottes sur la toile. Puis ils se mirent à creuser une fosse, dont ils jetèrent la terre sur une seconde toile.

— En voilà une, d'opération ! s'exclama Vonic. Ils ont dû mettre un bon temps à machiner comme ça ?

— Pas une demi-heure, Vonic. On aurait dit qu'ils avaient été fossoyeurs toute leur vie. Et pourtant, c'étaient des messieurs, j'en jurerais.

— Des messieurs ? questionna la comtesse qui tremblait. Qu'est-ce qui vous le fait supposer, Julot ?

— Tout, Madame ; leur mise, leur élégance naturelle, leurs mains blanches, qui paraissaient plus blanches encore sous la lueur des torches. Quand la fosse leur parut assez grande, ils revinrent vers la voiture et en retirèrent un objet long et enveloppé de toile, qui m'a paru remuer. Ce paquet, ils le mirent dans la fosse, recouvrirent celle-ci rapidement et replacèrent les mottes de gazon dans l'ordre où ils les avaient retirées. Puis ils remontèrent en voiture et le cocher toucha les chevaux, qui repartirent au grand trot.

« Voilà l'histoire, Monsieur le comte. Venez donc au plus vite. Il y a un quart d'heure de marche d'ici au ruisseau. Peut-être que la femme qu'ils ont enterrée n'est pas morte.

— La femme ! se récria M. de Plestin. Pourquoi dis-tu la femme ?

— Je ne sais au juste si c'est un homme ou une femme ; mais je suis sûr que c'est une personne vivante qu'on a enterrée, et j'ai entendu l'un des trois hommes dire :

« — Ils seront bien malins, s'ils viennent la chercher là. »

Les sourcils du comte Roger s'étaient rapidement froncés.

« Ainsi, Julot, dit-il, toi, un vieux soldat, tu as laissé assassiner une créature humaine sous tes yeux sans essayer de la sauver ? Je n'aurais pas cru cela de toi, je l'avoue. »

Le garde-chasse avait baissé le front, sentant la justesse de ce reproche.

« Ce n'est pas l'envie qui m'a manqué, Monsieur le comte, fit-il. Mais qu'est-ce que je pouvais faire contre trois hommes armés jusqu'aux dents, sans parler du cocher, qui était aussi un solide gars ?

« J'ai pensé que le plus pressé était de porter secours à la pauvre créature, que je ne pouvais pas déterrer avec mes ongles, et je suis venu tout de suite vous prévenir. »

Mme de Plestin s'était levée frémissante.

« Il faut y aller, Roger, dit-elle, tout de suite, tout de suite. Nous n'avons perdu que trop de temps. Je vais avec vous, » ajouta-elle avec une résolution qui ne laissait pas de place à l'objection.

En un clin d'œil, elle s'enveloppa dans un ample manteau de fourrure, tandis que le comte revêtait une chaude pelisse. Sur l'appel de Joël, cinq valets de ferme, armés d'épieux pour la battue au sanglier,

s'adjoignirent à lui, à Yvon et au garde. Deux autres montèrent avec les servantes, prises d'une peur facile à comprendre, dans la chambre à coucher de Mme de Plestin, pour veiller sur le petit Robert, pour le moment l'unique enfant du jeune couple.

« Mettez toutes les barres et tous les verroux, recommanda le comte ; vous n'ouvrirez que quand vous nous entendrez revenir et vous parler nous-mêmes. »

L'ordre fut exécuté de point en point dès que les dix personnes eurent descendu le perron du manoir.

« Conduis-nous, dit Roger à Julot, et pressons le pas. »

Deux des valets de ferme avait suspendu au fer de leurs épieux une lanterne dont la lumière se projetait en cercle autour de la petite colonne.

On marcha bon train sous la bise, à travers les flocons qui striaient les ténébres. C'était vraiment une nuit de crime, et ces neuf hommes, tous braves et vigoureux, ne pouvaient s'empêcher de trembler sous l'empire du cauchemar vécu que leur infligeait le récit du garde-chasse.

Chose étrange ! C'était Mme de Plestin qui paraissait maintenant la moins effrayée.

C'est qu'en effet dans l'âme de la pauvre femme la pensée de venir en aide à une souffrante compensait largement la terreur inspirée par l'in vraisemblable récit de Julot. Aussi pressait-elle du geste et de la voix l'allure de ses compagnons.

Quel allait être le mot de cette épouvantable énigme ?

Le lugubre défilé ne dura pas plus de dix minutes. On atteignit le lit du ruisseau qui bordait les terres du comte avant de se jeter dans le Douron, cette infime rivière qui, mêlée aux eaux de la mer, forme le petit port de Toul-an-Héry. La route le franchissait sur un pont étroit et sans parapet.

« C'est ici, » dit tout à coup la voix du garde-chasse dans le grand silence de la nuit.

Instinctivement tous les assistants reculèrent, comme s'ils eussent vu un fantôme se lever du sol. Julot s'était arrêté près d'une haie, à l'entrée d'un pré que bordaient des landes hérissées de genêts. Le comte prit une des lanternes, dont il promena la lumière sur le sol. Puis, la relevant :

« Tu as rêvé décidément, Julot, dit-il. Le terrain n'a pas été remué.

— C'est ce qui vous trompe, Monsieur le comte, répliqua le vieux soldat. Vous allez voir. »

Les valets de ferme avaient apporté trois bèches. Julot en saisit une.

Sans effort, sans même appuyer le pied sur l'instrument, il enleva une motte de gazon, qu'il jeta aux pieds du comte. On vit alors au-dessous le sol fraîchement labouré.

« Croyez-vous toujours que j'ai rêvé, notre Monsieur ? » interrogea le garde-chasse.

Au lieu de répondre, Roger fit signe aux hommes qui l'entouraient, et lui-même se mit à déblayer le terrain. On procéda avec une grande prudence, de peur de blesser la malheureuse créature enfouie, si, contre toute vraisemblance, elle était encore vivante.

Et néanmoins la besogne fut rapidement conduite. En quelques minutes on eut creusé à une profondeur de trois pieds environ. Brusquement une main émergea du sol, et les travailleurs s'arrêtèrent de creuser.

« Attention ! fit Vonic. Il ne doit pas y avoir loin de la figure.

— Ne la retirez pas tout de suite, ordonna le comte. L'air est trop vif et pourrait la suffoquer. »

On procéda avec une minutieuse modération. Le bras fut dégagé tout d'abord, puis le buste, les jambes, les pieds. L'autre bras était plié sous le corps.

Quand ce fut le tour de la tête, le comte demanda à sa femme un mouchoir qu'elle lui tendit.

Alors, avec des précautions infinies, il chercha de la main le visage de la pauvre créature, et quand il l'eut trouvé, couvrit la bouche avec sa paume. Puis, retirant doucement la tête, il l'enveloppa du mouchoir que la comtesse Aude venait de lui donner.

Le corps tout entier fut alors retiré de l'horrible tombe et couché sur une civière, que Roger, malgré le froid très vif, recouvrit de sa pelisse.

« Nous n'avons plus rien à faire ici, dit-il, et nous ne refermerons la fosse que devant les magistrats du

district. Morte ou vivante, emportons cette pauvre femme au manoir.

Un quart d'heure plus tard, l'inconnue reposait sur un lit dressé à la hâte dans la salle basse.

La comtesse avait fait allumer un grand feu de sarments dans la cheminée.

Puis, aidée des servantes, elle avait prodigué ses soins à la triste et mystérieuse épave humaine que le sort, à la faveur d'un drame effrayant, venait de pousser sous son toit.

C'était une jeune fille de vingt à vingt-cinq ans. Elle était grande, admirablement faite, et ses traits, pâlis par la mort, étaient très beaux. Elle était vêtue de blanc, comme les mariées de la ville, mais sans couronne d'orange et sans voile. Sa toilette, d'une souveraine élégance et d'une extrême finesse d'étoffe, indiquait l'opulence. L'anneau de fiançailles manquait à son doigt, et les souillures de la terre n'avaient point maculé ses mains de cire ni son front virginal.

Hélas ! tous les soins demeurèrent infructueux. L'adorable créature était morte.

Mais la mort ne devait remonter qu'à quelques instants plus tôt. Peut-être même la pauvre enfant avait-elle expiré pendant le trajet de la fosse au manoir.

Vonic avait couru jusqu'au bourg de Plestin, pour en ramener en même temps le médecin et le prêtre.

Le médecin, un vieillard, avait longuement examiné et ausculté la jeune fille. Puis il avait hoché la tête avec un geste découragé, en disant :

« Il n'y a plus rien à faire. Cette femme est morte. »

Le prêtre avait murmuré quelques prières et béni la pauvre dépouille, autour de laquelle on avait allumé des cierges.

La comtesse veilla fort tard auprès de la jeune morte. Puis les servantes et les hommes la remplacèrent, et Aude put aller goûter un repos bien mérité.

Au jour levé, M. de Plestin monta à cheval, accompagné de Joël, d'Yvon et du garde-chasse. Il se rendirent au bourg de Plestin, distant d'une demi-lieue, pour y faire leur déposition auprès de la municipalité. Le maire, suivi de plusieurs conseillers et de quelques gardes nationaux faisant fonction de maréchaussée, accoururent au manoir. Ils examinèrent la morte, visiterent le lieu du crime, et se firent répéter la narration de la bouche même de Julot, puis décidèrent que le corps serait transporté à la maison commune du district, exposé publiquement et embaumé, afin de permettre à la justice de commencer l'information de cette ténébreuse affaire.

Déjà la nouvelle avait couru le pays avec la promptitude d'une traînée de poudre.

Une foule énorme se pressa dans le bourg et sur le passage du funèbre convoi. La maison de ville fut promptement envahie, et les commentaires se donèrent carrière.

Trois jours durant, Plestin fut rempli d'une population quadruple de la sienne, et ce concours de peuple aida les recherches de la Justice au lieu de les gêner. Les rumeurs les plus diverses circulèrent. Nombre de récits plus ou moins fantaisistes furent colportés, dus aux imaginations surexcitées, aux bavardages sans consistance du populaire.

Un paysan de Guingamp raconta que, pendant la nuit du crime, vers trois heures du matin, il avait vu passer la berline telle qu'elle était signalée. Le lourd véhicule était attelé de chevaux de poste et brülait la route.

Une hôtelière de Morlaix dit à son tour que, dans la journée qui avait précédé le crime, trois voyageurs de haute mine étaient venus lui demander à dîner, puis, qu'ils étaient partis à la nuit tombante.

Les magistrats recueillirent toutes les dépositions et les contrôlèrent. Les dires de la Morlaisienne furent reconnus exacts. On ne put vérifier ceux du paysan, qui se trouvait seul sur la route cette nuit-là.

L'enquête ne devait pas aboutir.

Cependant la jeune morte reposait sur un lit de parade dans l'une des salles de la maison de ville de Plestin, entourée de cierges et de fleurs que lui apportait la pitié des habitants.

Chose étrange, et qui stupéfiait les médecins, le corps ne se décomposait pas.

N'eût été le froid et la pâleur caractéristique du cadavre, on eût pu croire que la jeune fille dormait.

Déjà la voix publique avait donné un nom à la morte inconnue.

On l'appelait « la fiancée de Plestin. »

Les membres n'avaient pas la raideur absolue des corps privés de vie. Et pourtant, sous les paupières mal jointes, on pouvait voir la prunelle fixe et immobile. Les dents, étroitement serrées, ne laissaient passer aucun souffle qui pût ternir d'une buée le miroir qu'on approchait de la bouche.

Juges et médecins se montraient fort perplexes.

Devaient-ils ordonner l'autopsie ? L'embaumement n'était pas nécessaire en présence d'une telle conservation.

Fallait-il procéder à l'inhumation ? Des témoignages nouveaux pouvaient surgir.

Ils prirent une décision moyenne en prescrivant que, jusqu'à la fin de la semaine, le corps serait laissé dans la salle d'exposition, mais mis en bière, ce qui faciliterait l'ensevelissement au cas où la décomposition s'accuserait.

Peu à peu, en face de la curiosité sympathique de la foule, la surveillance s'était relâchée. Chaque jour, d'ailleurs, les veilleurs se renouvelaient auprès de la pauvre dépouille et, pour permettre de passer la nuit sans fatigue, sous le froid extrême de l'hiver, on allumait du feu dans la grande cheminée de la salle.

La veille du jour où devait avoir lieu l'enterrement, un homme et une femme fort âgés se présentèrent, désireux de gagner les cinq sous que l'on payait aux

veilleurs. Ils furent acceptés pour garder le corps dans cette veillée suprême.

Comme d'habitude, on alluma du feu dans la cheminée. Mais, vers le milieu de la nuit, le vent, qui avait soufflé du nord jusque-là, fit place soudain à un chaud courant du sud-ouest, et la pluie se mit à tomber en abondance.

Le matin venu, quand le maire, accompagné du représentant de la justice pénétra dans la salle mortuaire, il fut en même temps surpris et terrifié.

Les deux vieillards, gardiens de la dépouille, n'étaient point dans la salle.

Le cercueil était vide, et la morte avait disparu.

## II

### UN COUP D'AUDACE

Au moment où les deux vieillards avaient été laissés à la garde du cadavre, la nuit complètement faite avait apporté le calme et dispersé les derniers groupes de curieux.

On avait fermé les portes de la mairie, où ne restaient plus que les deux gardiens.

Peu à peu, les rumeurs du dehors s'étaient apaisées, le silence était venu, et la vague terreur qu'apportent les ténèbres, encore accrue par les récents événements dont le pays venait d'être le théâtre, avait clos toutes les maisons. Il faisait froid, et les habitants restaient chez eux.

Pendant quelque temps, les deux gardiens demeurèrent immobiles.

Mais, quand l'horloge de l'église se mit à égrener



la sonnerie de dix heures, l'homme se leva de sa chaise, alla droit à la fenêtre et regarda le ciel à travers les carreaux.

— Jean, cria-t-il de sa place, la nuit sera bonne, le vent tourne.

A ce nom de Jean, la vieille femme se leva avec une vivacité dont on ne l'aurait pas crue susceptible.

Elle vint vers son compagnon et, d'une voix grave, bien timbrée, une voix d'adolescent, elle demanda :

— Alors nous pourrions la sauver, n'est-ce pas, mon frère ?

— Dieu le veuille, mon pauvre enfant ! répliqua le vieillard.

Ensemble, ils s'approchèrent de la bière, et la femme prit une des mains glacées de la morte.

— Oh ! murmura-t-elle avec une sorte de rauque sanglot, nous sommes fous. Alain ! c'est bien la mort, va ! Les misérables savaient ce qu'ils faisaient quand ils l'ont emportée ici. Jamais ses évanouissements n'avaient duré aussi longtemps.

Le vieillard passa la main sur son front, où perlaient des gouttes de sueur.

— C'est vrai, dit-il d'une voix sourde. La dernière fois que l'accident est arrivé, la syncope a duré quarante-huit heures, et nous l'avons crue morte. Elle ne l'était pas pourtant.

— Oui, Alain. Mais elle était alors couchée sur son lit, entourée de vos soins. Tandis qu'ici, dans ce cercueil, rigide, froide, et... depuis sept jours déjà !

Alain secoua sa tête blanche et répondit avec force : — N'importe ! Jean, souviens-toi que nous l'avons juré. Si nous la laissons ici, ils l'enterreront demain. Là-bas, du moins, même morte, elle nous appartient encore, et nous vivrons pour la venger.

Ces derniers mots furent prononcés avec une farouche énergie.

— La venger ? soupira la vieille femme. Eh ! que pouvons-nous faire ? Nous sommes si peu de chose, et ils sont si puissants ! C'est la lutte du pot de terre contre le pot de fer.

— Préfères-tu l'abandonner ? demanda l'homme presque durement.

— Jamais, frère ! prononça la femme de cette même voix, mâle et jeune, qui contrastait si fort avec ses cheveux blancs et son accoutrement de personne débile et âgée.

— Alors mettons nous à la besogne dit le vieillard.

Les deux étranges gardiens prirent une sorte de sac de grosse toile et en retirèrent une couverture de laine de couleur foncée qu'ils étendirent sur la table, où le corps de la jeune morte avait reposé pendant les premiers jours de son exposition.

Ils attendirent encore. Onze heures sonnèrent dans la nuit lugubre.

A tout instant ils approchaient de la fenêtre et regardaient au dehors.

Le ciel était de plus en plus noir. De gros nuages couraient vers le nord-est, masquant la lune, qui ne se montrait plus qu'à de très rares intervalles. Alain ouvrit la fenêtre. La salle, située au rez-de-chaussée, permettait par cette ouverture un accès et une sortie faciles.

Autour de la maison de ville régnait une cour ceinte d'une balustrade vermoulue.

Au delà, c'était la campagne enténébrée.

Alain tendit l'oreille. Une rumeur lointaine, monotone et rythmée, venait du large : le choc sec des lames sur des roches et des galets qu'on entendait rouler avec le flot.

Brusquement le ciel se creva, et la pluie se mit à tomber, drue et serrée.

— Voici le moment, Jean, prononça gravement le vieillard.

Le cercueil avait été placé sur deux tréteaux disposés à cet effet. L'homme et la femme se penchèrent avec précaution sur le cadavre et l'enlevèrent doucement de la bière.

Ils l'étendirent sur la couverture et l'enlevèrent avec soin dans ses plis.

— As-tu remarqué ? demanda Alain, dont l'œil avait une lueur de joie.

— Quoi donc ? fit la vieille femme.

— Elle n'est pas raide.

Elle eut un mouvement des épaules et des bras qui indiquait le doute, et balbutia :

— Pauvre frère ! nous n'avons aucune illusion à conserver, va !

Deux larmes lourdes coulèrent des yeux du vieillard, de celles qu'on appelle larmes de sang. Ses poings se serrèrent en un geste de terrible menace, et sa voix laissa échapper cette rauque exclamation :

— Oh ! comme je la vengerai ! L'enfer même ne m'empêchera pas de les atteindre !

Tout en parlant, ils avaient terminé leur lugubre besogne.

Alors, la femme se courba sur le cadavre, et, avec une prodigieuse aisance, l'enleva dans ses bras.

Elle le porta jusqu'à la fenêtre. Alain avait déjà sauté dans la cour. Il reçut le triste fardeau, et, aidé de sa compagne, le plaça le plus commodément qu'il put sur son épaule.

— Faut-il éteindre la lampe ? interrogea la femme.

— Non. Si quelqu'un est encore debout dans la campagne, la vue de cette lumière prouvera que la veillée du corps continue. Pousse seulement les volets.

La vieille gardienne obéit.

— Montre le chemin, dit Alain. Tu sais où attend le bateau ?

— Oui. Toul-an-Héry est à une demi-lieue. Dès que tu seras fatigué, tu me le passeras.

— En route ! prononça encore Alain.

Les deux macabres voyageurs atteignirent la palissade. D'une seule poussée de l'épaule la vieille femme défonça deux ou trois planches, ce qui livra passage à Alain, chargé de son précieux fardeau.

Puis la singulière créature tira de dessous son manteau noir un couteau de chasse à lame courte et large, qu'elle tint caché dans un pli, en prévision de fâcheuses rencontres.

— Pressons le pas, dit Alain.

Ils s'élançèrent à travers champs, cherchant à gagner la route.

Au bout de deux cents pas ils l'avaient rejointe et leurs pieds frappaient un sol ferme et régulièrement entretenu. La marche devenait facile. Un danger était pourtant à craindre, la rencontre de quelques paysans attardés. Il est vrai que cette hypothèse était peu vraisemblable, surtout sous la pluie qui ruisselait du ciel.

— Dieu nous protège, frère, dit la femme. Cette eau effacera la trace de nos pas.

Les deux gardiens allaient d'une bonne allure, et la route fut promptement parcourue.

En moins d'une demi-heure, ils eurent atteint l'humble hameau au bord du Douron.

La mer était haute, et le lit du petit cours d'eau formait maintenant un vaste estuaire dont les lames clapotaient le long des berges, à peine défendues par une levée de pierres.

— Où est la barque ? demanda Alain.

— Tout au bout des dernières maisons, sous le feu de l'entrée.

Ils parcoururent deux cents mètres encore sous la pluie battante, fouillant des yeux la dense obscurité du ciel confondu avec l'eau. Arrivés à l'extrémité d'une vague jetée de pierres brutes, ils y virent briller le maigre fanal, représenté par quatre torches de résine brûlant en même temps.

Nul veilleur n'était là pour garder le fanal et entretenir le feu.

— Dieu soit béni ! prononça la vieille femme avec fermeté ; personne ne nous a vus.

Lentement, avec des modulations d'une sauvage mélancolie, elle fit entendre une sorte de chant, la mélodie d'un *gwerc* breton. La réponse vint tout de suite, paraissant jaillir de l'eau. Un bruissement très doux glissa à la surface de l'étroite baie, et les yeux des deux voyageurs virent surgir de l'ombre la grêle et élégante silhouette d'un bateau ponté, une sorte de coffre long, manœuvrant avec son foc seul.

L'embarcation longea la levée de pierres. Une voix s'en éleva :

— Vous êtes là ?

— Nous y sommes avec le paquet. Peut-on prendre la mer, Ervoan ?

— Oui, mais ce sera dur. Le vent est contre nous. Nous n'arriverons pas avant le jour.

— Tiens bon, et embarque tout de même, prononça la voix d'Alain.

Le cotre accosta. Une planche fut jetée entre le pont et le petit mur. Alain y passa sans tituber.

A peine sur le pont, il fit glisser lentement le pauvre corps inerte de son bras gauche, et, le soutenant avec une vigueur herculéenne, il le descendit dans la chambre, où quatre autres bras le reçurent avec précaution.

Là on l'étendit sur le lit de bois réservé dans la soupenne.

Alors les quatre personnes qui venaient d'accomplir ce périlleux enlèvement s'agenouillèrent auprès de la frêle dépouille, et, tête nue, les yeux pleins de larmes, firent une courte et fervente prière.

— Largue l'amarre, Ervoan ! commanda Alain.

Un sifflement rapide annonça que le filin se détachait de la borne de pierre qui terminait la levée, et, l'instant d'après, l'embarcation, ballottée par les vagues courtes, gagna lentement l'embouchure du petit fleuve côtier, malgré le flot, mais soutenue par le vent du sud-ouest, qui l'aidait à franchir la passe.

Au bout d'un quart d'heure, le roulis, beaucoup plus accusé, annonça que l'on sortait des eaux dormantes du petit port. En un clin d'œil, le vieillard et sa compagne dépouillèrent les oripeaux menteurs et les perruques blanches dont ils étaient affublés.

Alors, aux yeux des pêcheurs qui montaient la barque, apparurent deux jeunes gens de vingt et vingt-cinq ans environ, aux beaux et fiers visages, aux tors athlétiques, aux bras herculéens.

Les deux frères attachèrent un long regard sur la morte. Pieusement, avec des soins de mère pour son enfant, ils l'enveloppèrent étroitement dans la couverture, comme s'ils eussent craint qu'elle ne souffrit du froid. Puis, montant sur le pont, ils prirent part à la manœuvre du bateau.

— Ainsi Ervoan, tu crois que nous n'arriverons pas avant le jour ? demanda Alain au patron de la barque.

— Je le crois, monsieur Prigent, répondit le marin. Le vent va être bon pour nous mener jusqu'à Locquirec, pour sûr ; mais il va passer à l'ouest plein, et alors ce sera tant pis pour nous.

— Et si nous donnions toute la toile ? questionna Jean.

— Ce serait chanceux, monsieur Jean, parce qu'il ventera dur, d'ici une heure, et la mer sera grosse.

— Tu ne réponds pas à ma question Ervoan. Je te demande si nous gagnerions quelques nœuds de plus ?

— Pour sûr que nous les gagnerons, si nous ne chavirons pas.

— En ce cas, pas d'hésitation, reprit Alain. L'essentiel est de gagner du temps. Toutes voiles dehors, et à la grâce de Dieu ! Nous ne chavirerons pas.

Ervoan appela son matelot, et les quatre hommes se mirent en devoir de couvrir de toiles la frêle embarcation. Le petit foc et la flèche vinrent s'ajouter au foc et à la grand-voile.

En une seconde, l'allure du cotre fut changée.

Pris d'une sorte de frénésie, le bateau bondit sur la mer, à la façon d'un cheval que frôle le fouet du cocher. La brise le prit à bâbord, et, donnant une formidable poussée, il se mit à fuir au nord sous le vent.

— Tu connais la côte, Ervoan, dit Alain. Navigue en conséquence. Nous avons sept heures de nuit devant nous. Il faut que dans deux heures d'ici nous ayons doublé le pointe de Locquirec.

Ce fut une course terrifiante, lugubre, dans les ténèbres.

PIERRE MAEL.

(A suivre)